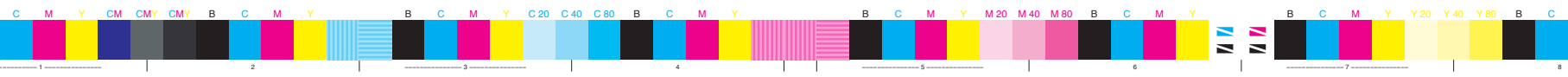




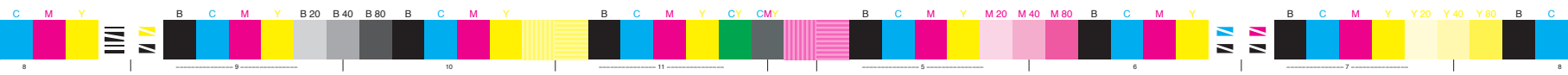
Les Pays invisibles



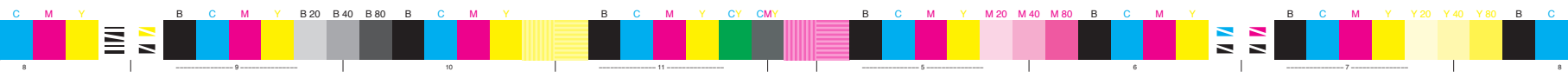
Les Pays invisibles
Eduardo Lalo

Éditions MF *Inventions*

Traduction et avant-propos
Étienne Helmer



Si la technologie permet aujourd'hui d'obtenir des images de n'importe quel point du globe en temps réel, certains territoires échappent toutefois au regard de l'histoire et du discours mondialisés. Ce sont ces zones que l'écrivain portoricain Eduardo Lalo nomme les *pays invisibles*, expression qui donne son titre à l'essai autobiographique de 2008 dont on va lire ici la traduction et qui reçut le prix de l'essai Juan Gil-Albert Ciutat à Valence en 2006. Professeur de littérature à l'Université de Porto Rico, écrivain, éditorialiste, photographe et vidéaste, Eduardo Lalo s'essaye à tous les genres pour donner à voir ce lieu invisible qu'est Porto Rico. Ses propres succès, toutefois, n'y changent rien. Lauréat du prix international de littérature Rómulo-Gallegos en 2013 pour son roman *Simone* – ce prix qu'ont obtenu aussi, entre autres, Gabriel García Márquez pour *Cent ans de solitude* en 1972 et Roberto Bolaño pour *Les Détectives sauvages* en 1999 – il aurait pu s'attendre à voir ce livre traduit en de multiples langues et Porto Rico gagner en visibilité, d'autant que *Simone* a fait l'objet d'une adaptation cinématographique par Betty Kaplan en 2021. Pourtant, hormis l'anglais, quelles langues lui



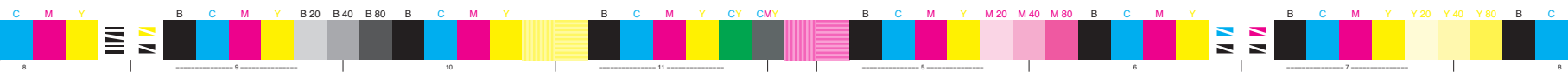
ont prêté leur voix ? Le serbe (Monténégro) et le grec, soit celles de deux pays européens longtemps soumis à la domination de puissances étrangères et dont on peut se demander s'ils n'ont pas vu dans ce roman, qui porte sur le défaut de reconnaissance et l'invisibilité culturelle et sociale qu'il implique, un reflet de leur propre condition. Ces éléments confirment la thèse qui est au cœur des *Pays invisibles* : construction géopolitique, historique et sociale, le partage du monde en lieux visibles et lieux invisibles façonne massivement les représentations, les discours et les pratiques de ceux qui les habitent. Ce partage conduit notamment ceux qui peuplent les premiers à ignorer les seconds ou, ce qui revient au même, à les recouvrir d'une image forgée de toutes pièces à partir de leurs propres catégories de pensée.

Le tracé de cette frontière est le fruit d'une histoire écrite de la main des « vainqueurs » à l'encre de la violence – celle des armes ou celle des rapports économiques et sociaux – et selon des échelles spatiales variables. Le récit d'une telle histoire occulte totalement ce que l'historien Nathan Wachtel a appelé, à propos des Indiens du Pérou lors de la conquête espagnole, la « vision des vaincus¹ ». L'invisibilité, en somme, n'est pas un effet de l'ignorance : elle est avant tout un rapport de forces se soldant, pour les vaincus, par un déficit de légitimité. Elle n'est pas d'abord une affaire de savoir mais de pouvoir. Ce n'est qu'ensuite qu'elle conduit à l'ignorance.

Parler des lieux invisibles et de la « condition d'invisibilité » – comme on parle de la « condition humaine » – c'est tenter de saisir les effets qu'elle produit sur ceux qui la vivent. Ce qui suppose de distinguer pour les lieux et leurs habitants – quartiers, villes, provinces ou pays – deux façons d'être invisibles. Certains le sont, paradoxalement, par excès de visibilité : ce sont les « hyper-lieux »

de la modernité mondialisée², comme les métropoles si prisées des touristes que leurs regards, avides d'authenticité, butent de toutes parts les uns sur les autres, et font écran à ce qu'ils sont venus voir. Et s'il leur arrive de se plaindre que ce spectacle-là annule celui qu'ils étaient venus chercher, ils y trouvent néanmoins leur compte, car une telle expérience confirme leur présence au cœur de l'hyper-visible : chacun en est ici une partie, comme un miroir aveuglant tendu à tous les autres. Étrange visible invisible. Ainsi de Venise : « Venise est morte, écrit Lalo, comme tant de villes, de villages et même de montagnes, de fleuves, de mers et d'autres topographies célèbres, pour être devenue hyper-visible. Il est tant d'yeux dans la ville que le regard y est impossible³ ». Mort de Venise, cela veut dire, au-delà de l'engloutissement qui la menace, sa sortie d'un régime d'historicité local et pluralisé, au profit d'une temporalité globale, rythmée par les seules allées et venues saisonnières des paquebots dans le Grand Canal. Mort de Venise, cela veut dire aussi Venise indicible et impensable hors du discours de sa « sur-visibilité ».

À l'opposé, d'autres lieux échappent au regard du monde par défaut de visibilité. De ces lieux, on ne sait en général rien ou pas grand-chose tant qu'on n'en a pas l'expérience. Leur visibilité est unilatérale, accessible uniquement de l'intérieur. Tel est le cas, selon Lalo, de Porto Rico. Certes, ce nom est connu – quand il n'est pas confondu avec celui du Costa Rica – ne serait-ce que par l'intermédiaire des Nuyoricains ou Newyoriciens, soit la diaspora portoricaine aux États-Unis. Si *West Side Story* en a proposé une représentation éloquente au tournant des années 1950 et 1960, ce fut toutefois sans faire voir Porto Rico lui-même. Ce n'est que récemment que l'île a acquis une relative visibilité mondiale sur les réseaux sociaux, notamment par l'intermédiaire des clips de ses chanteuses

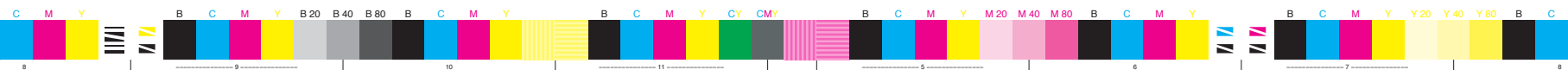


et chanteurs de pop latino les plus en vue. Mais la vision de Porto Rico diffusée par ces clips n'échappe pas, le plus souvent, à la globalisation des représentations. En ce sens, elle produit elle aussi de l'invisibilité, en proposant du pays une image lisse et attrayante dans laquelle les pays visibles peuvent reconnaître une étrangeté qui leur reste agréablement familière, une sorte d'altérité acceptable parce que conforme aux canons de l'exotisme. Elle correspond à l'image qu'ils attendent d'une île colorée des Caraïbes et de sa jeune population, belle et cool, qui ressemble à la sienne – ou à une partie de la sienne et qui est la seule qu'elle veut voir. L'une des leçons de ces images est qu'il n'est pas facile de produire à l'intérieur des pays invisibles les moyens d'accéder à une forme de visibilité distincte de la forme dominante. Car devenir visible, c'est être reconnu, et les critères de la reconnaissance sont édictés par les pays visibles, par leur regard ou, ce qui revient au même, en fonction de leur position sur l'échiquier des rapports de pouvoir internationaux et locaux.

Habiter l'invisible, les Portoricains savent ce que cela signifie, qu'il s'agisse de la longue et toujours actuelle histoire de leur discrimination sur le territoire américain⁴, ou du statut constitutionnel intermédiaire de leur île. Ni indépendant ni totalement intégré aux États-Unis, le petit territoire de 170 km sur 60 km de l'ancienne colonie espagnole conquise par les forces américaines en 1898 est en effet, depuis 1952, un « État Libre Associé » des États-Unis. Cette dénomination officielle ne manque pas de faire sourire sur l'île où l'on pointe, qui l'oxymore – « Libre Associé » –, qui la franche antiphrase, car Porto Rico, n'étant pas un État au même titre que les autres (c'est-à-dire avec moins de droits et de protections qu'eux), n'a pas son étoile sur le drapeau américain, ce qui rend très relatives sa « liberté » et son « association » avec

les États-Unis. Bref, « colonie » est le terme courant sur place. Parmi les formes les plus violentes de cette politique d'invisibilisation, on peut citer, entre autres exemples, les tests cliniques de la pilule contraceptive effectués au début des années 1950 sur une population de femmes pauvres de San Juan, dans le quartier de Río Piedras. Motivés par une politique malthusienne décidée à Washington, ces essais eurent pour conséquences, outre leurs douloureux effets secondaires, de nombreux cas de stérilisation non annoncée et non consentie⁵.

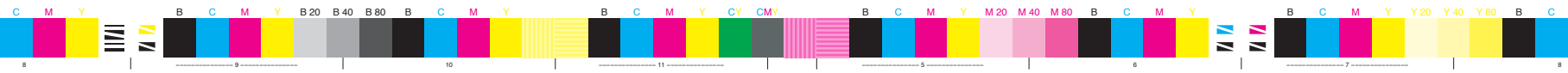
Il n'y a donc pas lieu de s'étonner que l'invisibilité, si intimement liée à l'histoire de Porto Rico, soit au cœur d'un autre grand texte national antérieur à celui de Lalo: *La nuit où nous sommes redevenus des êtres humains*, de José Luis González⁶. En 1965, une coupure générale d'électricité paralyse le métro newyorkais que le narrateur portoricain emprunte pour rentrer de l'usine à son domicile, où il espère arriver à temps pour assister à la naissance de son fils. Arrêtés en plein tunnel un long moment, les voyageurs sont condamnés à une pénible attente, durant laquelle les commentaires du narrateur témoignent, non sans humour, de la relégation sociale et du racisme ordinaire dont les Portoricains sont victimes. Lorsqu'il parvient enfin chez lui, les solidarités familiales et amicales ont permis à sa femme d'accoucher. Il se rend alors sur la terrasse de l'immeuble: là, comme sur toutes celles du quartier, les habitants sont montés voir les étoiles, que la coupure générale de courant a rendues de nouveau visibles. Il aura fallu que New York s'efface dans la nuit pour que les Portoricains du Barrio redécouvrent les étoiles et se sentent redevenir des hommes à part entière, confondus avec tous les autres sous un ciel commun. Un fils est né dans le temps suspendu de cette nuit, la plus belle de toutes parce qu'elle a aboli provisoirement le partage du visible.



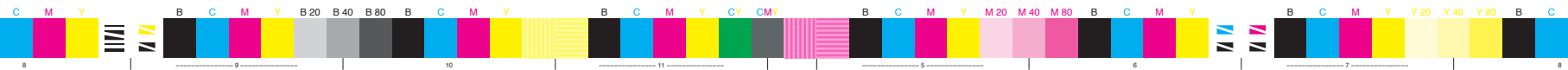
On peut toutefois se demander si l'expérience éphémère et contingente d'une invisibilité généralisée suffit à échapper à un tel partage et à rendre leur dignité à ceux que l'histoire narrée depuis les catégories forgées par et pour le règne des territoires visibles a rendus invisibles. Aussi, à la différence de son aîné, Eduardo Lalo examine-t-il comment une subjectivité individuelle et collective, et par là une autre histoire, peuvent naître *depuis l'invisibilité même*. En ce sens, *Les Pays invisibles* relatent une expérience de vie, de lecture et d'écriture, fournissant sa matière, ses signes et ses significations à cette histoire neuve, qui est aussi une forme de relocalisation sur place. Car une fois dépassé le constat de la position subalterne que l'inepugnable partage du visible inflige à Porto Rico, cette expérience métamorphose le sens de ce territoire en le rendant visible à ceux qui l'habitent. Il n'est plus seulement malmené, délaissé et étranger à ses propres habitants, mais devient le lieu d'une vie reconquise et réappropriée. Ce changement de regard trouve ses origines dans la figure de Diogène le cynique, présente à plusieurs reprises dans le livre. La « falsification de la monnaie » qui singularise ce philosophe ne consiste pas uniquement à dénoncer l'arbitraire des conventions et des représentations dont nous sommes prisonniers. Elle reconstruit une façon d'habiter les lieux qui nous sont échus en mettant ces conventions et ces représentations à distance, en faisant trembler leur pouvoir normatif, en les regardant en face pour leur signifier que la servitude à laquelle elles contraignent bien souvent n'empêche pas la lucidité, la résistance et même la joie. C'est là l'un des fils rouges de l'œuvre littéraire et photographique d'Eduardo Lalo, qui porte à l'histoire les lieux les plus anodins ou les plus méconnus de Porto Rico en faisant vaciller les idées et les valeurs qui leur sont

communément attachées. Ainsi du Burger King de la rue San Francisco dans le quartier colonial du Vieux San Juan, ou des cellules d'une prison désaffectée sur les murs desquelles il recueille les mots et les dessins que les détenus y ont inscrits⁷, parce que là aussi s'écrit une histoire.

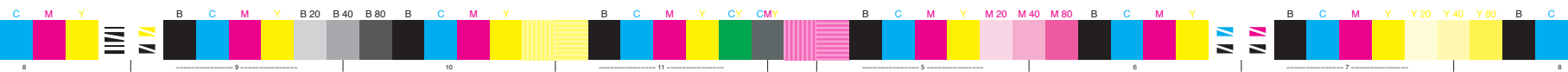
Une telle réécriture des lieux ne met pourtant pas définitivement fin à leur invisibilité, et pas davantage à ses effets individuels et collectifs dont tout Porto Rico porte les traces. La Route numéro 3, qui relie la capitale San Juan à l'est de l'île sur environ 160 km, et qui donne son titre au deuxième chapitre des *Pays invisibles*, fait courir sur toute cette zone sa longue cicatrice d'asphalte, de zones commerciales en déshérence et de fastfoods sans âme. Comme si la modernité, au nom de l'utilité et du progrès, avait marqué le territoire de ce qu'elle a de plus laid à offrir, croyant noyer le passé et les lieux sous d'épaisses couches de béton, de métal et de verre. Le cynisme de Lalo est aussi mélancolique : il n'abolit pas le réel, si laid soit-il, au nom d'une utopie, mais il se confronte à lui et l'accepte quand bien même la perte est irrémédiable. Sans doute parce que c'est l'unique façon d'y affirmer encore la vie avec ce qu'elle a de créateur : « [...] être invisible n'est pas nécessairement une condamnation mais, si l'on comprend et accepte son destin, une condition et une perspective, [...] être hors du monde est aussi une manière d'y vivre »⁸. Un être-au-monde fondé sur un être-hors-du-monde : plutôt qu'une simple défaite, il s'agit là de l'invention d'un autre regard et d'une autre visibilité, tirant leur indispensable lumière non des couleurs intenses qui saturent les clichés des Tropiques, mais de l'ombre et du gris, qui sont pour l'heure la vraie couleur des Caraïbes⁹.



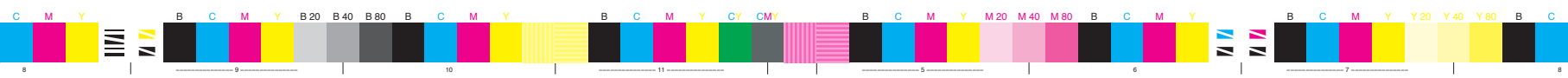
1. Nathan Wachtel, *La vision des vaincus. Les Indiens du Pérou devant la Conquête espagnole (1530–1570)*. Paris, Gallimard, 1971.
2. Michel Lussault, *Hyper-lieux. Les nouvelles géographies de la mondialisation*, Paris, Le Seuil, 2017.
3. Voir plus bas, p. 42.
4. Entre autres références :
R. Grosfoguel, J. Cohen, «La problématique intégration des Portoricains aux États-Unis», *Hommes et Migrations*, 1237, mai-juin 2002, p. 91–100 ;
A. Célestine, «De la ‘menace portoricaine’ aux mobilisations hispaniques : la trajectoire collective des Boricuas de New York», *Revue française d’études américaines*, 124, 2, 2010, p. 103–120.
5. Voir notamment L. Lugo-Ortiz, *Tropiezos con la memoria : la esterilización femenina en la prensa puertorriqueña (1940–1977)*, San Juan (P.R.), Editorial Plaza Mayor, 2011.
6. José Luis González, «La noche que volvimos a ser gente» (1970), *Cuentos completos*, Madrid, Alfaguara, 1997, p. 306–318.
7. Eduardo Lalo, *El Burger King de la Calle San Francisco*, San Juan, Ediciones Astrolabio, 1986 ; *El deseo del lápiz : Castigo, urbanismo, escritura, texto y fotografías por Eduardo Lalo*, San Juan, Editorial Tal Cual, 2010.
8. Eduardo Lalo, *Les Pays invisibles, op.cit.*, p. 92.
9. Eduardo Lalo, «El Caribe gris : alegato por una escritura Caribe», *80grados*, 17 avril 2017 (<https://www.80grados.net/el-caribe-gris-alegato-por-una-escritura-caribe/>).



À ma mère
Au pays invisible



Mon royaume, c'est l'exil.
— Imre Kertész, *Journal de galère*

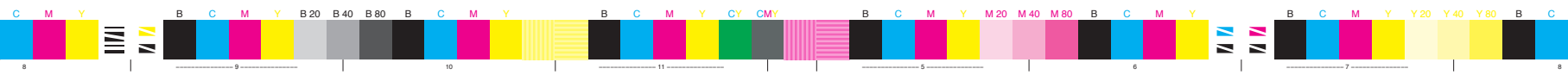


Le Voyage

Londres, le 27 juillet 2005

Le monde n'est plus le même parce qu'il ne présente plus de différences. Lorsque je suis venu ici pour la première fois, il y a quinze ans de cela, la rue Oxford ne faisait pas penser au centre commercial d'une ville insignifiante comme San Juan, avec les mêmes enseignes, les mêmes chaussures dans les vitrines, et des lieux de restauration rapide et des magasins de disques tous identiques.

Les jeunes Andalous, Italiens ou Polonais qu'on croise dans les rues portent des T-shirts avec des inscriptions en anglais (ils auront été conçus en Californie, à Rome ou à Paris : un tel mélange de régions et de capitales ne doit rien au hasard, car ces espaces de moindre extension territoriale commencent à avoir plus d'importance que les nations) – inscriptions dont probablement ils ignorent ou interprètent mal le sens très familier. Achetés à Londres ou Dieu sait où, ces T-shirts ont été certainement fabriqués dans quelque misérable atelier de Chine ou du Pakistan. Tous les tissus commencent à produire la même et unique sensation sur la peau et les doigts.



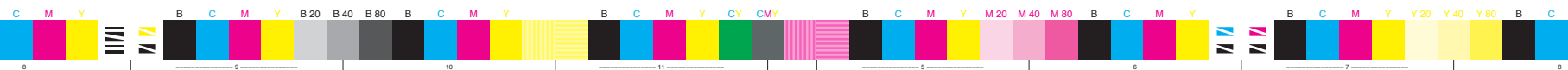
Je voyage, pour la première fois depuis bien des années, pour constater qu'on trouve déjà tout dans ma ville; que *presque tout* (tout, c'est-à-dire chaque fois moins: moins d'objets, de mots, de concepts) se trouve à n'importe quel endroit. Le voyage commence à devenir impossible. Le visible – ce qui a été globalisé – forme un faubourg de dimensions planétaires. L'urbanisation et le ghetto universels ont imposé leur mode, leur *trend*¹ éphémère et banalement catastrophique. Le contenu du monde, soit la possibilité de voir *quelque chose*, est, quant à lui, devenu secondaire. Peut-être ne reste-t-il à voir que les pays invisibles. Il est possible qu'on puisse trouver en eux l'une des rares voies d'accès à une frontière. Ou que, hélas, il n'y ait plus rien à voir si ce n'est la vile copie de l'original en ruine.

C'est la première fois que je voyage aussi loin depuis que j'ai internet. Avant, je profitais de chaque occasion, de chaque départ à l'étranger pour acheter des livres, en ayant conscience que je ne disposais que de très peu d'heures dans des villes où l'offre était énorme. Ce n'est plus pareil maintenant. Une large part de ce que je vois et qui m'intéresse, je le connais ou le possède déjà. Si je trouvais quelque chose qui retienne mon attention, sans doute n'aurais-je à effectuer qu'un court trajet dans ma ville ou qu'à accéder à un site internet pour en faire l'acquisition. La situation, toutefois, n'est pas symétrique: car on pourrait dire qu'ici, il n'y a absolument rien de mon monde.

J'en vois deux indices. Dans la bibliothèque du British Museum, avec ses longs murs couverts d'étagères fermées par des portes de verre, remplies de volumes antiques et d'objets d'art, et dont émane un léger parfum «anthropologique», se trouve un extraordinaire *dujo* taino. La chaise du cacique provient de la Jamaïque, mais elle semble identique à celles qui furent découvertes en République

Dominicaine ou à Porto Rico. La belle courbe du bois, qui forme le siège et son court dossier, affiche à son extrémité supérieure un motif comprenant trois cercles gravés; et à l'autre extrémité, la tête anthropomorphe est complète, ce qui en fait une pièce hors du commun, avec des feuilles d'or au niveau des épaules et dans les yeux. Il a dû s'agir de l'un des rares objets dorés ayant survécu à la convoitise des premiers conquérants. Le dujo partage la vitrine avec des pots d'argile d'Amérique centrale, et de belles macanas en bois, semblables à celles qu'employaient les Tainos. Elles proviennent d'îles du Pacifique dont on n'a pas pris la peine de donner le nom. L'identification de la chaise du cacique est réduite au minimum: on indique seulement qu'elle fut découverte dans une île des Caraïbes et qu'elle fut réalisée par le peuple qui habitait les Grandes Antilles à l'époque de l'arrivée de Colon. Apparemment, on a jugé qu'il n'était pas nécessaire de procéder à une identification rigoureuse. L'histoire de ces peuples qui vécurent dans les Caraïbes pendant des milliers d'années est ici une sorte de rogon. Les mots comptent à peine: ici, ils ressemblent à s'y méprendre au silence. Les Tainos ne sont pas nommés, confondus qu'ils sont avec des peuples dont on n'a pas non plus pris la peine de dire le nom, et qui vivaient aux antipodes. Ils partagent avec eux, prétend-on, un état de «développement» déterminé par la science anthropologique – qui a créé ce musée et qui n'est pas évoquée non plus – ce qui donne une idée de son insignifiance. L'unique mot clé, universellement compréhensible dans le bref texte figurant sur l'étiquette, est peut-être «Colon», tout comme la certitude absolue de l'extermination de ces peuples, si évidente qu'il n'est nul besoin de la rappeler. Tout – l'étiquette, la disposition dans la vitrine, l'éclairage médiocre – est presque une invite à *manquer* d'attention.

1. En anglais dans le texte. (Toutes les notes sont du traducteur.)



Il y a près de Picadilly Circus une boutique où l'on peut changer de l'argent et acheter des cartes de téléphone. À l'extérieur, près de la porte, une longue rangée de drapeaux en signale le seuil. Là, à ma grande surprise – car l'invisibilité de Porto Rico est aussi due à son inexistence légale – flotte le drapeau du pays auquel j'appartiens et qui me distingue des autres habitants du monde. Comme si le poids de la réalité (invisible ou non) filtrait par les interstices; comme si, malgré tout ce qui contribue à notre non-perception, la force de la vie ne pouvait être totalement écrasée.

«Les Sumériens appelèrent ceux qui cataloguaient les bibliothèques les 'agents de l'ordre de l'univers'» (Steven Roger Fischer, *A History of Reading*).

Qui met en ordre contribue par conséquent à «l'invention» de la «réalité», c'est-à-dire de la réalité officialisée. L'écriture, l'ordre qu'elle produit, est une marque indélébile. La parole, dont la dimension orale présente des caractéristiques qui en font presque la définition même de l'éphémère, acquiert en se *bibliothéquant* le poids d'une malédiction. En ce sens, tout texte possède la cruauté du «mal-dire», de la parole *que le vent n'emporte plus*.

Steven Roger Fischer écrit ceci :

«Les tablettes 'parlaient' à ceux qui détenaient les sceaux imprimés sur elles. Les juges de Babylone, par exemple, disaient que le contenu d'une tablette était sa 'bouche' et, par suite, ils pouvaient affirmer en public qu'ils avaient 'écouté' la tablette, de façon analogue à ce qui se produit aujourd'hui avec les déclarations sous serment. Il n'y avait ni controverse ni contre-interrogatoire. Nier ce que disait le sceau était passible de sévères punitions. La voix écrite était équivalente à la voix.»

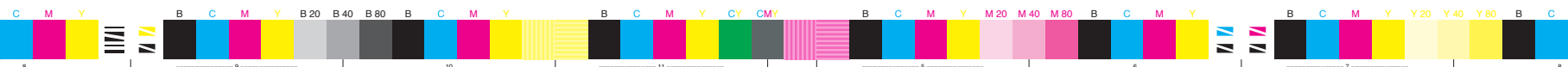
Je lis ceci dans un texte de Ray Monk, le biographe de Wittgenstein : «Depuis 1929 et jusqu'à sa mort en 1951, Wittgenstein élaborait une façon de philosopher sans précédent dans l'histoire de la discipline. Il s'agissait d'une façon de s'approcher de la philosophie qui tâchait de rester fidèle à l'intuition qu'il avait eue dans le *Tractatus*, selon laquelle la philosophie *ne pouvait* être une Science, ou quoi que ce soit qui ressemblât à une science. Elle n'est pas un corps de doctrines mais une activité, l'activité qui consiste à dissiper les confusions provoquées par les sortilèges dus à la langue.»

La condition d'invisible ne tient-elle pas au «sortilège» (*bewitchment*²) du langage, c'est-à-dire à l'effet que produisent les grands discours – historiques, littéraires, politiques – lorsqu'ils *ont été écrits* par les Autres? Notre tâche n'est-elle pas d'*exorciser* la cause en vertu de laquelle ce qui se trouve sous le regard de certains se transforme en une structure opaque, dont les contours s'effacent et qui, même ainsi, forme paradoxalement un message couché sur le papier – message qui, dans l'attitude essentialiste du scribe, dit dans un dialogue de sourds : «Ce que tu ne vois pas est plus que suffisant pour ne pas en voir davantage» et «Ce qui ne te voit pas et que tu vois est le monde, inutile d'ajouter quoi que ce soit à ce qui t'inclut déjà comme un oublié»?

«Dès son commencement, l'écriture en Égypte a rempli deux buts : l'administration et la monumentalité» (Steven Roger Fischer).

Je réfléchis à la durée du temps en voyage. Je ne suis que depuis trois jours à Londres, et il me semble pourtant que cela fait bien plus longtemps, comme si en un court laps de temps, j'avais épuisé l'espace de la ville. Le

2. En anglais dans le texte.



même phénomène se produit avec les petits intervalles temporels. Les minutes semblent interminables, amplement utilisables. Une attente d'un quart d'heure est aussi grave que la perte d'une journée tout entière. Je dors à peine cinq heures, comme si je m'employais à profiter au maximum de la lumière du soleil. Ce que j'ai fait il y a une heure semble avoir eu lieu hier.

Je suis allé jusqu'au cimetière de Highgate, où se trouve la tombe de Karl Marx. Mon but en m'y rendant n'avait rien à voir avec elle. Cela fait des mois que je photographie des cimetières à Porto Rico, et cet intérêt s'étend donc logiquement à l'Europe. Hier, j'ai fait de même dans un vieux cimetière de Cambridge, et je trouve des différences évidentes ainsi que de frappants parallèles dans la façon dont l'oubli et la végétation croissent sur les morts.

Peu après être entré, alors que je fermais le diaphragme devant une tombe, deux Japonais m'interrompirent pour me demander s'il s'agissait d'une personne célèbre. Je leur expliquai que je n'en savais rien (chercher à le savoir ne m'intéressait pas non plus) et que je prenais la photo pour d'autres raisons. Je les ai retrouvés à une dizaine de mètres, avec un groupe d'amis, en train de se prendre en photo dans des poses ridicules, devant ce qui ne pouvait être que la tombe de Marx. Je suis passé de loin, esquivant les photographes qui employaient de petits appareils digitaux, en me demandant pourquoi la tombe du père du socialisme scientifique provoquait sur eux une hilarité apparemment si peu orientale. J'y retournerais plus tard, quand le monument serait vide.

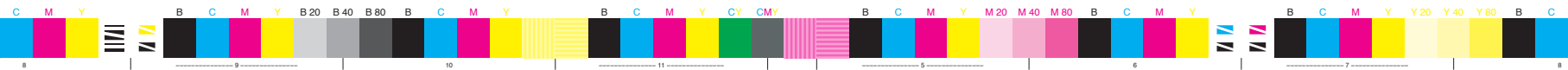
Je parcourus l'inoubliable cimetière. Autour de moi s'étendaient des tombes creusées vers 1850. Le temps et la végétation d'une extraordinaire densité leur donnaient la beauté libre des choses abandonnées. Les racines des

arbres, qui avaient grandi autour des pierres tombales pendant plus d'un bon siècle, les arrachaient à la perfection horizontale qu'elles avaient eue quand elles furent créées, et les projetaient maintenant vers le ciel en une multitude d'angles. Je pénétraï dans des sentiers étroits et presque imperceptibles, en découvrant entre les plantes grimpanes de véritables forêts de plaques de marbre. C'était un lieu propice à une émotion intense et pacifique, comme seul peut en créer l'oubli des hommes. Telle est la raison pour laquelle certaines ruines sont belles : parce qu'elles ont été oubliées, personne n'a plus rien à voir avec elles, personne ne les rend trop humaines.

Une heure plus tard, je retournai à la tombe de Marx. Une énorme et grotesque tête de bronze, sans cou, couronne le monument, comme une tomate clouée sur un crayon. C'était la seule tombe de ce genre que j'avais vue de tout mon parcours. Quelqu'un avait laissé sur son socle un bouquet de fleurs avec le prix et le code barre bien visibles. L'ironie de l'image était si crue qu'elle ne méritait même pas une photo.

De toute évidence, la tombe de Marx avait été conçue afin de ne pas être envahie par la nature. C'était un *mémorial*, un lieu destiné à l'extension indéfinie du souvenir. Il était, pour cette raison même, parfaitement horrible. Rien n'est moins présentable que cette foi en l'immortalité, que cette volonté d'éterniser les éphémères tentatives humaines. L'œuvre du philosophe a été abimée (peut-être pour toujours) par ceux qui prétendirent transformer la réalité avec elle, par tous ses *Lénines*.

Dans le cimetière de Highgate, la beauté foisonnait, excepté sur la tombe de Karl Marx.



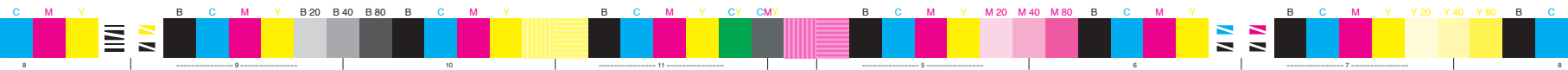
J'imagine que cette ville fut un jour douée d'une vie propre, qui la distinguait et y rendait possible la beauté. Venise appartient aujourd'hui aux touristes, et les Vénitiens ont perdu leur ville pour l'avoir remise à quiconque s'y rend, prend des photos, achète des masques de carnaval ou du cristal de Murano, mange des pâtes et s'en retourne persuadé qu'il a visité la ville la plus romantique qu'il ait jamais vue, parce que c'est ce qu'il est censé penser, sentir et dire, au nom de l'obligation qu'il a d'y être heureux. Venise est morte, comme tant de villes, de villages et même de montagnes, de fleuves, de mers et d'autres topographies célèbres, pour être devenue hypervisible. Il est tant d'yeux dans la ville que le regard y est impossible. Tant d'yeux en quête du document photographique apportant la preuve qu'une fois dans leur vie ils se trouvèrent dans les clichés visuels d'une prétendue voie royale de la civilisation occidentale. La visibilité extrême et aveuglante « permet de ne plus penser ». L'important est d'être là, dans l'article authentique devenu copie de lui-même, parodie sans ironie, laideur. La beauté n'est pas qu'une construction formelle, c'est aussi une émotion, émotion qui naît de la rencontre du regard avec le monde (c'est pourquoi on peut trouver la beauté n'importe où, y compris dans les personnes ou les lieux les moins charmants). Venise est devenue une tautologie, une construction monumentale qui certifie, par-delà tout doute possible, que les images de la ville qui se sont répandues dans le monde entier ne sont pas virtuelles, mais qu'elles possèdent l'authenticité d'un original devenu copie de sa copie.

Il y a quelques années, une certaine notoriété entoura l'étude de phénomènes comme Disney World ou les casinos de Las Vegas, où des gens venus de pays les plus divers

se rendent pour assister, entre autres choses, au spectacle idyllique et aseptisé offert par les lieux devenus les plus canoniques du monde. Les sarcasmes théoriques adressés à ces complexes touristiques étaient faciles, et dans une certaine mesure pleins de complaisance envers soi-même, si l'on prend en compte qu'ils provenaient dans bien des cas de Français et d'Italiens bien établis, qui se donnaient le luxe de ne penser le phénomène que superficiellement. Cependant, ces rues que je parcours, ne sont-elles pas très semblables à ces constructions touristiques lorsque les originaux, Venise dans ce cas précis, sont devenues les victimes de leurs propres images hyper-copiées? Aussi bien l'excès que le manque de regard et de discours produisent l'invisibilité. (Deux invisibilités : celle de l'excès d'images, et celle de leur absence. Dans les deux cas, on se heurte à des problèmes d'optique, c'est-à-dire à des problèmes théoriques qui délimitent les frontières de la réalité.)

Le monde s'achemine vers l'impossibilité de l'acte de regarder. Quiconque se consacre au regard (comme le photographe par exemple) se rend compte que les nuances de gris s'estompent et que les yeux se ferment. Au final ne resteront que les pôles extrêmes d'un registre prédéterminé, Venise et le Rwanda, la beauté présomptueuse et l'horreur nue; et ces images sans dynamique qui se résument à un éternel présent digital constitueront l'invisible. (Le fait que l'une de ses manifestations soit très rentable pour les agents de voyage et l'autre non, est un détail qui ne freine pas la croissante tyrannie d'un regard épuisé n'ayant pour tout objet que ce que, partout, on lui impose).

J'ai vu dans la vitrine d'une librairie la traduction de l'*Iliade* en vénitien. La séparation entre le parler de la région et la langue italienne, du moins l'ambition une



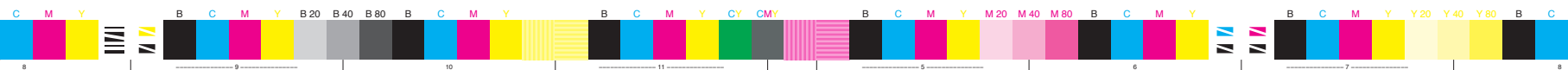
telle séparation, constitue une recherche de visibilité. À Venise aussi (comme en maints endroits, car c'est une caractéristique de l'invisibilité), on souffre *d'en être originaire*, de vivre ce moment historique succédant à la victoire d'un autre qui a imposé ses noms et ses coutumes. La relation entre le texte, la visibilité et l'invisibilité se prête au délire. Plus encore, il ne peut en être autrement, parce que, comme le démontre le discours visible du cano-nique, il s'agit justement de convertir toute déviation en normalité. Je ne suis pas assez au fait du cas vénitien pour émettre une opinion, mais cette vitrine abrite ceux qu'on ne voit pas, qui inventent leur lecture des classiques *pour qu'on les voie* dans des conditions de parité (dans ce cas avec l'italien, le français, etc.) qui leur seront difficilement concédées dans le futur, si éloigné soit-il.

Les dimanches, dans la Salizada³ S. Moise, à proximité de la Plaza San Marco, donc à un pas du centre touristique de Venise, se trouvent des douzaines d'immigrés africains avec des imitations de sacs à main de grands créateurs. On peut se procurer ici, pour une fraction du prix des originaux, les répliques, confectionnées dans de misérables ateliers d'Asie, des inabordables Louis Vuitton, Chanel, Prada, Dolce e Gabbana, etc. Le choix de la rue par les vendeurs, qui déposent leurs marchandises les uns à côté des autres sur un carré de toile blanche posé sur les pavés, n'est pas fortuit. Les dimanches, quand les boutiques sont fermées, ils ont derrière eux les vitrines contenant les créations originales des créateurs les plus prestigieux du monde. La Salizada S. Moise est en effet la rue de la mode à Venise, et c'est elle que, les jours ouvrables, la grande aristocratie internationale de l'argent empruntera, ainsi que des masses de touristes qui appartiennent à d'autres espèces économiques et qui se demanderont si,

le moment venu, il ne vaut pas mieux attendre la copie du dimanche. Il en va de même avec les masques de carnaval, les objets en cristal, les couleurs « vénitienes » qui jadis parurent originales et furent vives.

De retour à l'hôtel, après une journée passée dans les rues de Venise, j'écoute une station de radio qui diffuse de la musique en italien. C'est une série de vieux standards que je suis certain d'avoir entendus dans leur version en castillan, il y a de cela deux ou trois décennies, voire plus, quand je voyageais en Espagne. Il me semble aussi que certaines de ces vieilles chansons furent d'abord enregistrées en anglais, aux États-Unis, en Angleterre et même en Suède. Leurs mélodies, dont le seul attrait réside dans leur facilité, me renvoient à la fin de mon adolescence et au début de ma jeunesse. Comme presque tous les jeunes, j'avais une conscience aiguë des images. La jeunesse est l'époque la plus idolâtre de la vie, et l'idolâtrie n'est que la croyance en la fonction surreprésentative de l'image. C'est une extension de la foi religieuse et, par là, une manifestation d'une transcendance déçue. Peu à peu, on perd la foi car on découvre que les images, contrairement à ce qu'on supposait, sont vides. Néanmoins, le fait de leur accorder moins de valeur, de les approcher avec suspicion, traduit aussi un affaiblissement de la vie. C'est une période où l'estomac devient plus fragile et n'est plus capable d'accepter n'importe quoi.

Se défier de l'image signifie renoncer au monde. Ce renoncement peut prendre de très grandes proportions chez certains, qui passent alors leur vie à contempler l'obsolescence d'une réalité recouverte de clichés pernicious. C'est ainsi que l'on devient les témoins d'un crépuscule immobile. Même la nuit qui ne tombe pas – autre image de la fin – n'est plus digne de notre confiance aveugle.



À Venise (mais on les trouve dans tous les lieux célèbres de l’imaginaire d’Occident, entre lesquels ils ne font presque aucune différence, fiers qu’ils sont d’être arrivés et d’avoir foulé les mêmes pierres qu’une liste sans fin de personnages célèbres), je tombe sur les collectionneurs de villes, sur les recordmen du monument. Peu importe qu’il s’agisse de Prague, de l’Égypte ou de Buenos Aires. Le point crucial est d’avoir consacré quelques minutes à confirmer l’existence de la grande pyramide ou de la tombe de Gardel. L’important est que la lumière de ces sites ait pénétré le cristallin de leur globe oculaire et que, durant quelques minutes, ils confirment l’évidence: que ce qu’ils avaient vu tant de fois auparavant (dans des reportages, des livres, etc.) est toujours à sa place. Leur profondeur s’exprime dans des remarques comme celles-ci: «Je ne l’avais jamais imaginé aussi grand (ou aussi petit)», et souvent ils renoncent à développer davantage, parce que les mots leur manquent devant de telles splendeurs. Il est facile de les rencontrer, ces infatigables explorateurs du déjà-su. Ils apparaissent immanquablement le matin dans les salles à manger des hôtels, prêts à dévorer les petits déjeuners inclus dans leur forfait. Où qu’ils passent, le monde s’appauvrit. Eux aussi ont détruit Venise. C’est pour eux que vit la ville depuis qu’elle a décidé de se vendre.

Aujourd’hui, en rentrant du Lido, j’ai vu depuis la lagune, au-delà des jardins de la Biennale, la ville que j’ai tant de fois parcourue à pied. Pour la première fois, le vaporetto n’était pas rempli de touristes. Le jour avait eu la grâce de commencer sous un ciel nuageux, qui évitait à la ville d’être encore une carte postale.

Ce ciel aux nuages sans pluie, sans présage de tempête, ne correspond pas aux images habituelles des villes,

il n’est ni touristique ni mémorable et, pourtant, il permet à Venise d’être *vue*, de redevenir la ville de ceux qui appartiennent à un lieu.

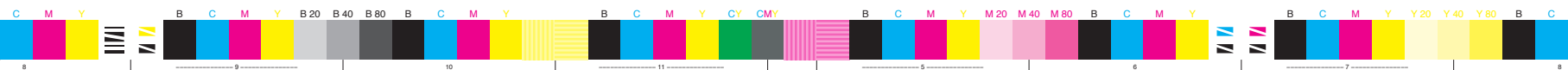
Je me rendis à mon rendez-vous avec la directrice du programme culturel qui m’avait engagé, dans un hôtel situé près de la *Ferrovía*⁴. Là, elle m’apprend que des attaques ont eu lieu le matin même dans les transports publics de Londres. Une des explosions s’est produite entre les stations King Cross et Russel Square. C’était celles dont nous étions le plus proches et que nous fréquentions tous les jours quand nous étions là-bas, il y a moins d’une semaine.

La directrice et moi-même sommes chargés de diriger les visites culturelles à Londres, Venise et Madrid d’un groupe d’étudiants en droit, dans le cadre d’un voyage d’études d’une université portoricaine. Chaque matin, à peu près à l’heure où se produisirent les attentats, nous entrions dans ces stations, ou du moins nous passions dans les rues où elles se trouvent.

La coïncidence de temps et de lieu par rapport à ce que furent nos habitudes sur place fait réfléchir. L’attaque aurait pu tomber sur nous puisque, comme chacun sait, un attentat est imprévisible. La barbarie peut se manifester n’importe où, sans prévenir, et sans même, pour beaucoup de victimes, qu’elles aient conscience de leur fin.

Je racontais à la directrice que l’image du 11 septembre que je conserve avec le plus de force n’est pas celle de l’effondrement des tours, ni des événements des jours qui suivirent immédiatement l’attentat. L’image en question date de quelques semaines plus tard. Un reportage montrait à la télévision comment les équipes de baseball de New York invitaient les orphelins à visiter leurs stades et à passer l’après-midi en compagnie des joueurs. Les

4. La gare. En italien dans le texte.



enfants, couverts de cadeaux, de casquettes et de T-shirts de l'équipe, de balles avec des autographes, paraissent contents, voire radieux. Le reporter interviewait une mère qui remerciait les directeurs d'équipe de leur geste, et posait ensuite à son fils, qui pouvait avoir entre 8 et 10 ans, les questions banales qu'on entend au journal de 17h : si la visite lui avait plu, qui était son joueur favori, etc. Le garçon répond avec aisance, toujours avec le sourire. Le reporter décide de poser une question supplémentaire, concernant son père. Peu à peu, les téléspectateurs assistent au spectacle de l'enfant en train de se briser. N'allez pas croire pas que j'emploie là une métaphore. Une déchirure venue de l'intérieur, qui dévaste tout. L'enfant baisse momentanément les yeux, puis regarde la caméra.

Il fait un grand effort pour parler, mais ce jour-là, qui sait pour combien de temps, il ne pourra prononcer un mot. C'est le silence que rien ni personne ne pourra couvrir, apaiser ou consoler. Un silence qui est aussi la douleur – insignifiante en comparaison de la sienne – que nous éprouvons à le voir et à nous souvenir de lui pour toujours. Silence capable de faire passer au second plan le spectaculaire effondrement des tours.

Cela s'est déjà produit, et cela se produit à cet instant à Londres. Combien ont été condamnés à un silence incapable de combler la douleur ?

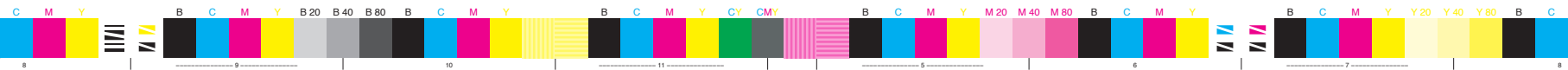
Le terroriste se confronte à la visibilité maximale : grandes villes, grands événements. Ce n'est évidemment pas un hasard si les attaques ont porté sur l'un des édifices les plus hauts et les plus symboliques du monde, ainsi que sur le Pentagone, qui est le centre du plus grand pouvoir militaire. Quand on attaque l'Occident, la logique est celle-ci : en faire une abstraction symbolique,

c'est-à-dire la source des malheurs du monde. Il ne faut pas oublier que le terroriste lutte aussi pour acquérir une visibilité au moins comparable à celle d'un Occident qu'il rend responsable de l'avoir rendu invisible. Et cette invisibilité peut causer une souffrance telle qu'elle devient pathologique.

Oussama Ben Laden et ses proches collaborateurs, ou plutôt les physionomies floues qu'on leur voit sur les vidéos et les photos transmises par les chaînes d'information du monde entier, sont devenues parmi les images les plus reconnues du globe. Il n'y a probablement pas eu et il n'y aura probablement pas de figure d'autorité dans le monde islamique qui puisse approcher un tel degré de visibilité. C'est en soi la preuve patente du succès de ses actions. De fait, c'est même son « plafond », car aucun acte de terreur ne mettra fin à la domination de l'Occident. Il peut coûter cher à ce dernier de modifier ses stratégies géopolitiques et de déclencher des guerres embarrassantes, mais il est clair que sa puissance militaire et économique n'est pas menacée par la terreur. Plongé dans la clandestinité, ce grand pervers qu'est le terroriste prétend être connu de tous. Son exhibitionnisme ne se concentre pas sur son corps mais sur une identité (nationale, religieuse, linguistique, etc.) dont, en raison de l'invisibilité à laquelle l'Occident l'a soumis, il a fait La Cause.

Le terroriste cherche à annuler l'histoire. Il prétend faire pénétrer dans l'esprit du public le plus large possible l'idée que le monde devrait être différent, et que dans cette nouvelle configuration, sa nationalité, sa culture, sa langue, etc., devrait apparaître dans la description la plus succincte de la réalité.

L'ubiquité de la photo floue du terroriste représente le point culminant de ses actions. Sa carrière n'est pas substantiellement différente de celle des stars médiatiques



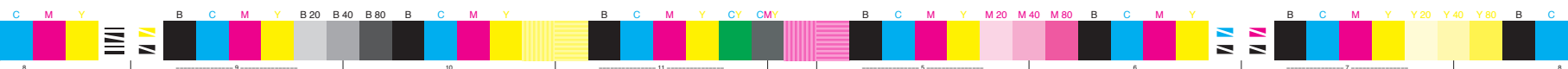
(acteurs, chanteurs, membres de la noblesse, que ce soit la « jet set » ou la classe politique). Être vu autant ou plus que ces derniers équivaut à une prise de pouvoir symbolique. L'immolation a du sens si, avec elle, se construit une image compétitive sur le grand marché du visible. La photo de Che Guevara orne la poitrine d'un bon nombre d'habitants de Venise. Aujourd'hui même, depuis le *vaporetto*, j'ai pu voir que le capitaine d'un bac faisant office de camion avait affiché dans sa cabine une grande photo de cette icône. On peut certes objecter qu'Oussama Ben Laden et Che Guevara n'ont rien en commun, objection que je peux comprendre jusqu'à un certain point. Mais quiconque a connaissance de la tendance au fondamentalisme de l'Argentin et de sa légèreté en matière d'exécutions, pourra penser avec moi que leurs positions à tous deux sur le terrain de la politique de la rage ne sont pas si éloignées l'une de l'autre.

Parce qu'elle est vouée à l'échec, la lutte pour la justice se satisfait d'une lutte pour la visibilité. Son succès ne se mesure pas au soulagement de quelque tare sociale, mais au fait que la victimisation soit reconnue. Autrement dit, ce qu'on recherche, c'est la médiatisation de la victime.

J'ai vu Bush parler à la télévision et condamner l'attentat de Londres. Il a profité de l'occasion pour justifier aux yeux du monde la politique de son gouvernement, c'est-à-dire la guerre en Irak et en Afghanistan. Si l'on veut atténuer l'indignation face à la mort des innocents de Londres, il faut que Bush prenne la parole plus souvent. Son ton était celui de toutes ses déclarations : il avait ce faux-semblant rhétorique qui ôte tout sens à ses paroles. Peut-être est-il, comme les terroristes, l'homme le plus visible de ces dernières années, comme une sorte de Sphinx, de doge vénitien, de pontife ; plus qu'une

personne, il incarne une fonction, il est le porte-parole d'un système de domination. C'est un homme à la fois transparent (ses déclarations sont sans surprise) et opaque (sa fonction est la même que celle d'un présentateur du journal télévisé, qui remue les lèvres sans qu'on ne soit jamais certain de ce qu'il pense ou ressent). Évoquer les libertés et les droits quand on n'a eu de cesse de les limiter dans son propre pays et de les violer dans ses centres de détention et de torture : voilà qui passe mal, même en plein cœur de la tragédie.

Le terroriste se bat pour devenir visible. Pendant que d'autres parleront de lui, pendant qu'ils décriront à quel point c'est un être mauvais, lui continuera à perpétuer sa violence. Un monde unipolaire est toujours tenté de recourir au bâillon, à la capuche, comme celle dont on couvre les terroristes pour les transporter, sans accusation concrète ni représentation légale, vers les centres de réclusion et d'interrogation. Pendant que Bush prétend parler au nom de tous, les raisonnables, les civilisés, les humains, qu'il identifie aux pays membres du G8 actuellement réunis en Grande Bretagne, un grand nombre de pays deviennent invisibles. Et l'invisibilité n'est pas qu'une fonction oculaire ou relative à d'autres sens (ce qu'on écoute, ce qu'on sent...) mais un lieu dans l'histoire, la position qu'on occupe dans une structure face aux discours de la domination – discours qui, malgré leurs évidentes manifestations économiques, technologiques, militaires, etc., sont avant tout des formes que prend l'écriture. Qu'on adjectivise le mot « homme » pour évoquer n'importe quelle version de l'espèce à l'exception de la caucasio-européo-nord-américaine constitue l'une des fictions discursives les plus évidentes et les plus scandaleuses. On peut s'étonner de la tolérance ordinaire qu'on lui témoigne, malgré l'extrême métissage qui a eu lieu



en Occident (et presque partout) depuis l'Antiquité, et malgré le caractère inopérant du concept de race signalé par de récentes recherches en génétique. Mais des privilèges de ce genre ne datent pas d'aujourd'hui : ils se présentent dans un corpus écrit pluriséculaire, corpus qui n'a jamais reconnu, en dehors de lui, l'existence d'interlocuteurs. En ce sens, chaque fois que le terme *homme* pose, tout en la raturant, une équivalence entre les « blancs » et les non-blancs [*imblancos*], les premiers font valoir leur privilège dans la sphère aseptisée de leur discours. Il n'y a littéralement personne, *si ce n'est eux-mêmes*, qui l'écoute. Le monde, par conséquent, n'a plus le sens que lui donne le dictionnaire ; il est le clin d'œil complice du discours, qui trahit ceux qui sont dans le secret, ceux qui sont de mèche. On peut dire que jusqu'à ce jour, aucun projet révolutionnaire n'a pu entamer cette prétention à la monumentalité ; plus encore, bien des révolutions, avec leurs tristes visées pharaoniques, ont créé des versions pathétiques de ce même discours, dont elles n'ont cessé de subir les conséquences sur le long terme. Pensons, par exemple, au si traditionnel et si occidental homme nouveau, depuis les mouvements révolutionnaires d'Amérique Latine jusqu'à des époques récentes.

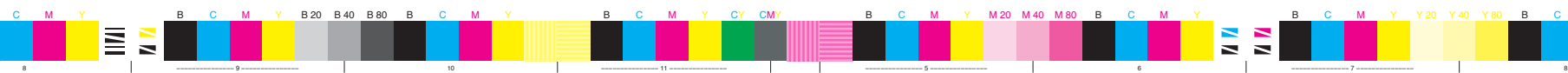
Les inégalités, les luttes inabouties, cette grande culture de l'échec à changer le monde, sont dues à cette langue de pierre qui a couché le réel par écrit à l'adresse des yeux et des autres sens. La transformation de cette situation ressemble à une forme affaiblie, ou à une manipulation, de l'espoir. L'histoire, tant antique que récente, fait preuve d'un fort immobilisme structurel. La pensée n'a toutefois pas à se donner pour objectif la transformation du monde, tâche évidemment impossible pour qui manie la plume. La pensée est un acte de survie ; elle permet à *certains* hommes et à *certaines* femmes de vivre

au sein d'un monde dans lequel ils peinent à trouver une place. Telle est la raison pour laquelle l'écriture et la pensée possèdent la nature imaginaire d'une confrérie ; ce type de corporation tend à être très réduit dans les cultures invisibles et offre des possibilités de prestige et même de véritable notoriété et de richesse dans celles qui sont visibles. Mais dans les deux cas, cette activité se présente comme une réponse *vaincue* face à la vie. Cette position n'implique, à mes yeux, aucune dévalorisation mais, bien au contraire, l'acceptation volontaire de ce qui s'avère être un héroïsme inutile. Cette symbolisation de la défaite devant des forces supérieures est, sans nul doute, la preuve patente que même les grandes victoires sont des victoires à la Pyrrhus. Ce substrat occulte qui semble sous-jacent au son cristallin du discours est le piège dans lequel tombent la plupart de ceux qui bénéficient d'une visibilité venue d'une tradition hégémonique. La visibilité *est elle aussi une illusion*. Et à la longue, l'hyper-visibilité des cultures fortes affaiblit leurs privilèges.

Le monde, qui commence à ressembler au catalogue de l'offre consumériste, s'appauvrit quand il s'obstine à s'imaginer toujours plus opulent, s'excédant sans cesse lui-même, c'est-à-dire, excédant l'idée qu'il se fait de son passé. Mais tout le monde ou presque, y compris les plus pauvres, y compris les terroristes qui se confrontent avec violence à ce phénomène, portent les mêmes marques de baskets, les mêmes T-shirts aux effigies des mêmes athlètes ou des mêmes chanteurs, voyagent dans les mêmes Toyota. Il n'y a, en ce sens, aucune différence entre la Ceinture biblique aux États-Unis⁵ et l'Afghanistan.

L'hyper-visible, l'archi-trouvable, engendre de la pauvreté culturelle, mais rend aussi aveugle. Les extrêmes se touchent ; ce ne sont peut-être pas des extrêmes, mais deux costumes identiques, dont seule la couleur change.

5. La « Ceinture biblique » (*Bible Belt*) correspond approximativement au quart sud-est des États-Unis, où beaucoup revendiquent un protestantisme rigoriste.



L'invisible et le visible, ces deux modes de manifestation du citoyen contemporain, souffrent tous deux d'une maladie du regard et de l'intelligence.

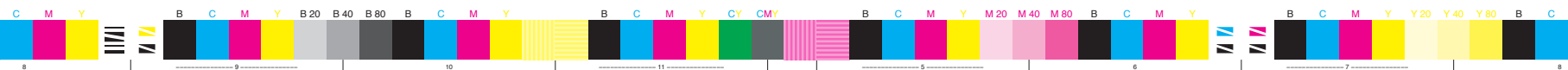
À partir de l'exemple de Venise, je ne cesse de réfléchir à l'idée d'attentat culturel. Le processus mortuaire a commencé, et il durera probablement au-delà du temps d'une vie: soixante-quinze, cent, cent vingt ans. Venise ne disparaîtra pas sous les eaux de l'Adriatique, car cela fait bien longtemps qu'elle disparaît à force de devenir hyper-visible, de se phagocyter en tant que copie d'elle-même, de devenir un parc d'attractions, Disney World ou Las Vegas *en version originale*.

Le voyage cesse d'en être un, pour n'être plus que la confirmation du familier. Partout le monde se transforme en adoptant les normes de confort d'une chaîne d'hôtels: lit, table, douche, minibar. Ce sont là les nouvelles formes du visible, de ce qu'on peut essayer, sentir, éprouver.

Les présidents des pays du G8 ont quitté hier la Grande Bretagne. Leur réunion n'a pas duré quarante-huit heures. Sur les photos finales, les visages sont plus graves cette fois, à cause des attentats de Londres. Qui représentent-ils? Quelle forme visible sont-ils, et de quoi? À l'ordre du jour de cette réunion figurait l'aide d'urgence envers l'Afrique. Ces présidents parlent au nom de ce qui, pour presque toute la population des pays du G8, constitue la définition même de l'invisible. L'Afrique, ce sont les reportages sur la famine, sur les villes aux rues sans asphalte, sans égouts, les hommes qui vendent des imitations de sacs Dolce e Gabbana près de Saint Marc. L'Afrique: des douzaines de pays qui, sur le plan culturel, linguistique et même racial, n'ont aucune unité mais que l'on a vu et que l'on continuera à voir comme un

seul bloc, ce qui est aussi grotesque que de croire qu'il n'y a pas de différence entre un Suisse allemand et un Galicien. Qui pourra voir les Africains? Quand pourront-ils être à la fois Africains *et quelqu'un*? Quand est-ce que Bush, Blair et Chirac parleront de l'Afrique sans se comporter comme des têtes parlantes mécaniques? La politique est l'une des manifestations du discours qui impose l'invisibilité de la façon la plus légère qui soit. Et même lorsqu'il s'agit, comme c'est le cas ici, de rendre visible quelque chose (l'aide humanitaire envers l'Afrique), c'est pour imposer en même temps de strictes limites au visible, pour asseoir « moralement » les catastrophes et les responsabilités. Les pays invisibles sont ceux qui ont subi l'ingérence du discours de l'Autre, qui a parlé et parle pour eux en se faisant l'expert de ces masques muets ou balbutiants à quoi il les a réduits. L'être invisible, même lorsqu'il parle et qu'on l'écoute, même lorsqu'il parvient à se montrer, ne reçoit pour toute réponse qu'un silence poli, que le sourire courtois qui le méprise. L'invisible, celui qui vient du Togo, du Honduras, des Philippines ou de Porto Rico est encore perçu, par atavisme (mais quels bâillons se cachent derrière un tel atavisme?), comme un locuteur de son ethnie ou de sa race. (Existe-t-il par exemple une ethnie parisienne? *Lit-on* Sartre ou Lacan avec en fond musical un air de java à l'accordéon? Ne sommes-nous pas tous également exotiques, ou bien l'exotisme est-il une arme discursive et discriminatoire?)

Cette frontière infranchissable, imposée par le discours de l'Occident et bien souvent acceptée consciemment et inconsciemment par le locuteur invisible, est une façon de réactiver au quotidien l'époque des « découvertes ». Ce temps n'est pas révolu, parce qu'aucun temps ne meurt tout à fait. Les actions de l'humanité se



perpétuent au-delà de l'oubli, oubli qui seul peut-être parvient à les recouvrir autant que la terre recouvre une ville en ruine, ou autant que l'inconscient, avec le contenu qu'en apparence il n'a pas mais qui est bien présent et qui détermine le cours de la vie. Ainsi, et pour surprenant que cela paraisse, l'invisibilité a peu à voir avec la biographie. C'est l'une des formes que prend la tragédie, en ce qu'elle est déterminée par ce qu'il ne nous a jamais été donné de décider, par les pertes que nous vivons chaque jour et dont nous ne sommes pas responsables.

J'ai passé la journée d'hier à Vérone. Je confirme les réflexions que je me suis faites sur Venise. Malgré les touristes qui se rendent à son festival d'opéra, et ses longues rues piétonnes remplies de boutiques, cette ville est encore aux mains de sa population, elle ne s'est pas transformée en façade archi-vue. Cette journée a donc été plus agréable que toutes celles passées à Venise. J'y a été baigné de la lente lumière de Vérone, j'ai visité ses églises médiévales, me suis assis à la terrasse d'un café face aux arènes romaines, j'ai marché, au crépuscule, jusqu'à un pont très ancien, non loin d'une colline remplie de cyprès et de palais qui, pour mes yeux, possédaient cette qualité, jamais éprouvée jusqu'alors durant ce voyage, de n'avoir jamais été vus.

Dimanche à Padoue. Ville vide. Comme à Vérone, de larges chaussées sur lesquelles les habitants circulent à pied et à vélo.

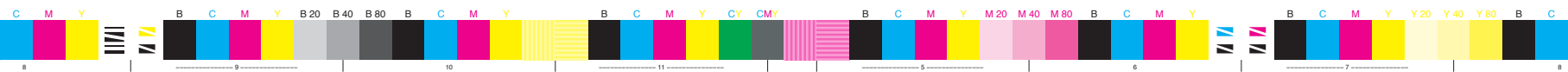
Visite de la chapelle Scrovegni, peinte par Giotto dans les premières années du XIV^e siècle. Ces rues furent *les rues* pendant des générations et des siècles. Ville magnifique, à taille humaine : elle avait beau être vide ce dimanche, elle n'en paraissait pas moins habitée.

En prenant le train de Venise, à la tombée de la nuit, j'aperçois une femme, la bonne cinquantaine, sur un autre quai : elle jette des miettes de pain aux oiseaux, qui s'agglutinent en face du banc sur lequel elle est assise. Ce geste généreux était empreint de tristesse : une femme de Padoue finissant son pain et sa journée. Un geste à l'échelle de ces villes, qu'on peut donc encore voir, qui n'est pas devenu invisible.

Vers neuf heures du soir, je suis arrivé à Mestre, où se trouvait mon hôtel, dans la ville-dortoir de Venise, à un peu plus de 10 minutes en train de la ville des canaux. Il commençait à pleuvoir, et une fraîcheur inhabituelle était tombée. L'hôtel, situé en face de la station, a un restaurant, mais je n'avais pas envie d'y manger. Je marchai sur la via Piave, qui forme une ligne droite à peu près présentable, mais tout y était fermé, à l'exception de quelques restaurants chinois. Je ne voulais pas y manger non plus, et ne souhaitais pas davantage finir trempé en continuant à marcher pour ne rien trouver. Le dimanche précédent, j'étais rentré de nuit et j'avais constaté que, du moins le jour du repos, la ville était morte. Je remontai dans ma chambre et me mis à dessiner. Une heure plus tard, j'avais faim.

Je retournai à la station. Presque toutes ont un McDonald. En Italie, ces restaurants présentent dans leur menu une *insalata caprese* standard, ce qui, après tout, constitue une nouveauté comestible. Mais cette fois, ils n'en avaient plus. Dans ces circonstances, un végétarien a peu d'options, et je dus me soumettre à *due patatine*. Mon diner consista donc en deux portions de frites et un peu d'eau du robinet tirée aux toilettes, parce qu'ils n'avaient plus d'eau en bouteille non plus.

Fort heureusement, la vendeuse me servit rapidement. Ma commande était simple, et je n'eus pas à attendre



dans la queue de ceux qui avaient commandé des hamburgers. Je pus ainsi observer la fille de la caisse. Une jeune italienne, petite et peu séduisante, condamnée à souhaiter la bienvenue toujours et encore, à faire les mêmes questions, à répéter les gestes permettant d'accélérer le service. Je me trouvais face à une mélancolie qui aujourd'hui est presque universelle. La jeune femme devait probablement travailler jusqu'à 10 ou 11 h du soir, jusqu'à la fermeture du McDonald de la station Mestre, et rentrer ensuite à pied ou aller chercher son vélo, en passant devant les Albanais qui vivent un profond malheur, fruit de décennies d'utopie, avec de généreuses doses de nicotine et de testostérone, face à la station, pendant que leurs femmes – épouses, mères, filles – font la manche, agenouillées dans des positions médiévales abjectes, qui rappellent l'immobilité douloureuse d'un exercice de pénitence. L'employée allait sans doute retrouver une chambre dans un édifice quelconque de cette ville-dortoir, dans ce lieu perdu du monde où logent les voyageurs qui ne peuvent payer ou qui ne trouvent pas de chambre d'hôtel à Venise.

Cette jeune femme pourrait vivre à San Juan, à Ponce⁶ ou dans une petite ville de Porto Rico, indifféremment. Car c'est peut-être là l'unique chose qui compte aujourd'hui dans ce monde: la manière dont une quantité considérable d'êtres humains vivent et représentent la tristesse.

Le soir, j'écoute la petite radio que j'ai emportée avec moi. Une émission banale, avec beaucoup de chansons en anglais, qu'on a entendues partout. Je suis impressionné par ce qui me semble être une forme élémentaire de lassitude: quelqu'un a dû produire toute cette musique en boîte (et a probablement fait fortune de la sorte). Des centaines de milliers d'auditeurs l'écoutent, et ils sont autant

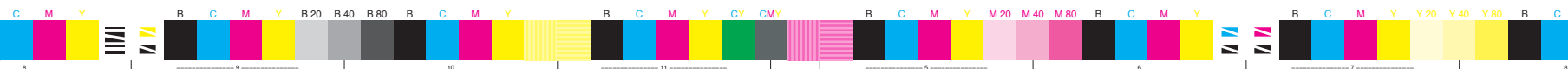
6. Ponce est la ville la plus grande de la côte sud de Porto Rico.

à unir leurs souvenirs à ces mélodies qui remplissent les soirées du dimanche, dans l'attente du lundi.

Je visite l'Arsenal pour voir une partie de la Biennale de Venise. Pendant combien d'années ai-je lu avec délice et envie les revues d'art évoquant cette exposition? Son lieu et sa scénographie sont fabuleux: un bateau obscur d'une longueur incroyable dans lequel se succèdent des îlots d'exposition. La grande majorité des œuvres – des vidéos pour beaucoup d'entre elles – sont toutefois d'une criante banalité. Les artistes ne voient plus, comme cela se produit aussi à San Juan, que leur cadre d'intervention ne va pas beaucoup plus loin que la culture pop. Je comprends parfaitement ici pourquoi je me suis éloigné des circuits établis de l'art. Que la valeur du travail soit mesurée par l'entrée au *hit-parade* des biennales, grâce aux bons (et intéressés) offices des commissaires d'expositions; ou lutter pour s'attirer les faveurs des collectionneurs, dont le compte bancaire est le trait le plus caractéristique: tout cela représente pour moi un effort sans aucun intérêt. L'art est aussi une forme de pensée, et la Biennale de Venise nous montre principalement l'œuvre de l'artiste attardé culturel. Quel souvenir reste-t-il de ces œuvres quelques heures après les avoir vues, de leurs effets sur le corps? Dénuées d'épaisseur, pures surfaces, ce ne sont que des faux parfaitement vides.

Aujourd'hui, enfin, je quitte Venise. L'intérieur de ses *scuolas* et de ses églises est inoubliable. Ce qui s'y passe ailleurs en revanche, à l'exception de rares quartiers vraiment résidentiels, relève d'un véritable attentat culturel, qui rend insupportable une ville devenue l'illusion de son propre mirage.

J'y suis resté parce que je devais y travailler et parce que les purgatoires ont toujours quelque chose à nous dire.



Je suis arrivé hier à Madrid. Je n'avais pas foulé le pavé de ces rues depuis deux décennies, lorsque je résidais au sud de cet hôtel de la Gran Vía, à Lavapiés.

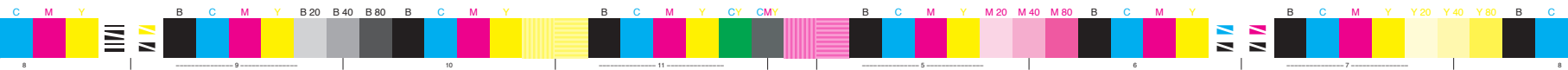
J'arrive (ou reviens?) dans une autre Espagne. À l'époque où je vivais là, il n'y avait ni ordinateurs ni téléphones portables, ni l'euro ni les immigrés venus des quatre coins du globe. L'Espagne vivait ses premières et euphoriques années de démocratie. J'étais arrivé de Paris, et je me disais qu'enfin, après sept années, je revenais à ma langue et à une culture qui m'était proche, car mon père, originaire des Asturies, avait vécu dans sa province jusqu'à la guerre, et l'on faisait constamment référence à l'Espagne à la maison. Cependant, Madrid fut tout sauf un monde agréable. Nulle part je n'ai vu plus de sang: victimes de bagarres, d'accidents, drogués, vomissements. C'était une culture de l'excès obstiné et absurde, une société qui accédait à la liberté de la façon la plus destructrice qui soit. Peut-être était-ce inévitable, mais la plupart de ceux qui vécurent cette euphorie restèrent sur le chemin. Depuis, Madrid a représenté pour moi la tentation de l'abîme, un lieu hallucinant et ténébreux dont le souvenir me fit croire pour plusieurs années à l'existence certaine de l'enfer.

Je suis revenu dans la ville d'aujourd'hui avec ce Madrid d'autrefois en moi. La ville des années 80 n'existe plus, tout comme je ne suis plus en position d'en être la victime. En Madrid comme en moi, en nous deux, quelque chose est mort, quelque chose a été perdu à jamais.

Choc de la première impression: Madrid est devenue une ville blanche. Mon souvenir, figé il y a deux décennies, déambule dans une ville grise, une ville de pierre tâchée par la fumée, la pluie et la vie. Elle adopte

aujourd'hui une autre posture, peut-être parce qu'elle a conscience qu'elle est une des villes du monde, et que pour cette raison elle s'habille en New York, en Paris ou en Londres. Elle est devenue blanche parce qu'elle n'a déjà plus conscience de la guerre et de la misère des siècles passés. La pauvreté concerne désormais les autres, même si parmi eux se trouvent des Espagnols. Peut-être ce phénomène forme-t-il l'une des manifestations les moins évidentes, mais les plus claires, qu'une période historique est arrivée à épuisement: le passé a cessé d'être pertinent, et la ville l'expulse de ses murs. Le jet à haute pression qui a permis de nettoyer la crasse des façades a aussi effacé le franquisme et le visage plouc de l'Espagne. Désormais, en tant que ville-spectacle mondiale, Madrid s'est transformée en la version muséale de sa propre histoire. Le passé a été domestiqué: la République, la guerre et l'après-guerre, et même la période de transition et la démocratie, ont acquis dans cette ville une forme symbolique identique à celle des Rois Catholiques et du 2 mai. Madrid est arrivée au terme de sa purge historique. J'ignore si c'est une bonne chose. Et je ne saurais dire non plus si c'en est une mauvaise. Mais ce dont je suis sûr, c'est que la saleté de jadis prend la dimension monumentale de la nostalgie.

Ce matin, je me dirige vers le Musée du Prado pour préparer la visite des étudiants que je dois emmener cet après-midi. Dans la voie San Jeronimo, je passe devant l'Union Musicale Espagnole, grande boutique d'instruments et de partitions, qui est là depuis des temps immémoriaux. Lors de mes premiers séjours à Madrid, je vivais près d'ici, dans un petit hôtel minable de la rue Cervantès, à 400 pesetas la nuit, avec des fenêtres qui ne fermaient pas très bien et une administratrice cubaine qui chronométrait l'usage de l'eau chaude. Un jour, lors de la Semaine Sainte



de 1983, à peine avais-je débarqué de Paris qu'un homme jeune m'arrêta devant l'Union Musicale Espagnole pour me demander de l'argent, non sans insister. Il m'expliqua qu'il était étudiant en lettres, et me certifia que je l'étais moi-même. Un peu inquiet devant son intuition, je lui débitai que j'avais émigré à Paris pour trouver du travail. Évidemment, il ne me crut pas.

Vingt ans plus tard, je me retrouve devant cette même vitrine, sur le trottoir de ce matin-là. Mon souvenir et mon émotion sont ténues : je revois le visage émacié, les cheveux longs et sales, le désespoir de cet étudiant en lettres qui voulait boire et s'injecter toute la vie et toute la mort. Cet espace creux est toujours là, que ni rien ni personne ne remplit, mais qui marque à jamais quiconque a failli y succomber, quiconque en a éprouvé la tentation. Approcher l'abîme n'est jamais uniquement un souvenir, c'est une forme d'attention continue, un état de veille constant face à l'intensité ou, plutôt, face à la promesse de l'intensité de l'intensité.

Là, devant l'Union Musicale Espagnole, s'est forgé l'un des visages de la ville. Plus qu'en aucune autre, et même de façon beaucoup plus évidente ici, Madrid était la ville où l'on commerçait avec la mort.

En dépit d'indices allant dans le sens contraire, Madrid est bien une ville qui a une certaine épaisseur : la réalité dépasse même les limites de ses propres images. En ce sens, Madrid occupe une position contraire à celle de Venise. La ville de l'Adriatique a laissé des mirages lui tenir lieu de réalité. Et, pis encore, Venise semble ne pas avoir conscience (ou occulte, probablement pour des raisons économiques) que cette transformation a eu lieu. Madrid est encore vivante parce qu'elle a connaissance de son déclin, de son inclination pour l'Enfer. Mais jusqu'à

quand ? L'entrée de l'Espagne et de ses villes dans le club fermé des grands laisse présager des changements inéluctables, un blanchiment encore plus intense que celui de ses façades. Ce changement ne garantit ni fortune ni bonheur, mais il implique que la population se pense à partir d'un lieu qui a plus à voir avec d'Autres Grands qu'avec elle-même. Cette transformation entraîne un abandon de soi, une délocalisation de la mémoire. On entend souvent dire que les détenteurs du grand capital forment une sorte de nation universelle. On peut en dire autant de la visibilité. Les sociétés visibles (villes, cultures, langues) détiennent en elles-mêmes un capital qui peut s'échanger universellement.

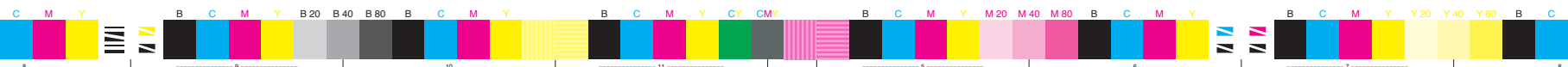
Mais pour l'heure, au-delà de la rumeur du monde, les stigmates de Madrid demeurent encore perceptibles. On y ressent encore cette souffrance qui donne une épaisseur aux choses ; il reste encore quelque chose de cette invisibilité dont l'Espagne a si longtemps souffert, de l'obscurité de Madrid, qui fut une métaphore riche et opératoire.

« Mais ce je recherche avant tout c'est le cas : dans la pensée ou la littérature, je m'intéresse surtout au fragile, au précaire, à ce qui s'effondre et aussi à ce qui voile la tentation de l'effondrement tout en en laissant percevoir la menace. » (Cioran, *Conversations*)⁷.

Telle est Madrid, tel est ce qui reste à Madrid. Tel est ce que je suis encore à Madrid.

Cela m'est arrivé déjà deux fois, la plus mémorable ayant été à Londres. Un soir, je suis allé à la grande boutique de disques de Picadilly. J'avais au préalable, à San Juan, dressé une liste de la musique que je voulais rapporter : tel et tel compositeur, des ensembles irlandais, un flutiste

7. Nous traduisons de l'espagnol ce passage de la conversation entre Fernando Savater et Cioran, parue dans le journal *El País* le 23 octobre 1977 sous le titre « Escribir para despertar ».



extravagant. Dans cette boutique de plusieurs étages, l'offre de la section consacrée à la musique classique était si vaste qu'elle suscita en moi une profonde désorientation. C'est peut-être un mal de provincial, mais en tout cas j'errais sur place un peu perdu, l'esprit embrumé dans une épaisse blancheur, sans pouvoir me souvenir d'un seul titre de la liste.

Au final, je me retrouvai avec des disques que, si j'avais pu voir normalement, je n'aurais jamais achetés. La confusion se résumait précisément à ceci : la difficulté de voir. Ce magasin, comme plus tard à Madrid le grand magasin El Corte Inglés, contenait « tout ». « Tout », soit ce que j'aurais désiré que contiennent les grands magasins de San Juan ; j'aurais voulu que toutes ces étiquettes que je voyais là sur les rayons s'y trouvent, comme s'il s'était agi d'un rêve.

Cette manière de formuler les choses falsifie la réalité. Malgré ses limites, San Juan est loin d'être un endroit où l'on manque du nécessaire pour vivre. En fait, je ne voyais pas seulement le magasin de disques de Picadilly ou le grand magasin El Corte Inglés : c'est ma propre vision du manque qui était aussi en jeu. Ici, on trouve *tout*, me disais-je ; en d'autres termes, tout le visible est ici, je peux le voir, le toucher, et si j'en avais les moyens, je pourrais même l'acheter. Ce « tout » se trouve ici parce qu'une population importante est là qui le consomme. La culture, et donc la vie que je mène, ne sont pas, dans cette société, des formes de marginalité ; ici, l'invisibilité n'est pas (ou du moins pas de façon aussi impérieuse) enchâssée dans l'invisibilité d'un pays.

À Madrid, je me confronte à une vieille douleur. Elle m'accompagne depuis si longtemps que je l'avais oubliée, ou plutôt, que j'étais tenté de croire que c'était effectivement le cas. Elle réapparaît à l'improviste, quand je me

dirige vers un magasin de disques ou un grand magasin, qui sont les formes paroxystiques de l'abondance. Elle contient l'histoire de ce que j'ai été et de ce que j'ai désiré, du hiatus qui sépare ces deux pôles. Face à ces formes d'opulence, les désirs semblent échapper à toute mesure, puisque « tout » s'offre dans un seul et même lieu. Ces bienfaits de la visibilité profiteront toutefois à d'autres, et ne se seront jamais miens.

Ce genre de situation provoque un sentiment proche de la rage, mais sous la forme d'une intolérable émotion tournée vers soi-même. Elle a assurément quelque chose d'infantile, au sens où alors même qu'on se trouve enfin sur *le lieu*, on est dans l'incapacité d'en profiter. Il valait alors mieux rebrousser chemin vers hôtel, s'y enfermer, plonger la tête dans le trou qui m'était si familier. L'Occident rend agoraphobe.

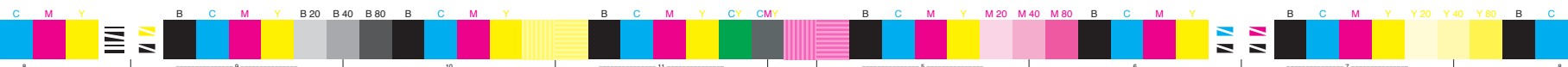
Plus tard, une fois les eaux redevenues calmes, je parviens à entrevoir la structure occulte de ma douleur. Si je vivais à Londres ou à Madrid, ces boutiques seraient à ma disposition et j'en profiterais à loisir, au rythme des jours et des besoins. La raison d'un tel *shock*⁸ est qu'on sait qu'il faut en profiter sur un mode impossible : en deux ou trois visites. Ce côté artificiel se vit comme une violence ; que personne n'en soit responsable ne la rend pas moins forte pour autant.

Cette situation perdure néanmoins. Demeure la douleur liée à San Juan, ce sentiment de fatalité, d'injustice, de perte irrémédiable.

À la Casa del Libro⁹, debout, dans l'épais tome à la couverture cartonnée posé sur la pile de quelque succès estival, je viens de lire ce qui pour n'importe quel lecteur serait un commentaire indéchiffrable, invisible : « Penser à Eduardo R., à ce qu'il donnerait pour bénéficier du temps et des opportunités que j'ai moi-même. Il faut que je pense

8. En anglais dans le texte.

9. Chaîne espagnole de librairies.



beaucoup à lui...» Le texte appartient aux *Cuadernos de todo*, ce long recueil de cahiers que Carmen Martín Gaité¹⁰ a rempli de notes et de brouillons tout au long de sa carrière. «Eduardo R.», c'est moi¹¹. Cette remarque se trouve dans un cahier de l'automne 1980, lorsque Carmen vécut un semestre à New York en tant que professeur du Barnard College et du Programme d'écriture de l'Université de Columbia. Après avoir écouté et supporté ses remarques, je fus, au bout de deux ou trois semaines, le seul étudiant qui ne déserta pas ses ateliers d'écriture. À partir de ce moment, nous nous sommes retrouvés dans des cafés, des parcs, et dans sa chambre, située dans un édifice proche de l'université, face à Morningside Park et Harlem. De ces circonstances, Carmen a tiré un essai sur la vocation de l'écrivain, et comme dans ses cahiers, ma présence y fut consignée comme s'il se fût agi de celle d'un fantôme.

Trois ans plus tard, après avoir renoué avec elle un contact épistolaire, et épuisé par la dure vie que je menais à Paris, je me rendis à Madrid durant la semaine de Pâques avec l'intention de la rencontrer. Je la revis plusieurs fois, et elle m'invita même, par un dimanche glacial, dans sa maison de El Boalo, village de la Sierra del Guadarrama, où nous avons mangé pendant que sa sœur chantait les louanges du brasero qui nous réchauffait sous la table. Cette après-midi, Carmen la consacra à réduire en miettes les récits que je lui avais fait parvenir avant de venir. Il est possible qu'après ce jour, je n'aie jamais trouvé le courage de les relire. Ce geste de Carmen, si important dans la vie d'un jeune auteur pour dissiper ses prétentions irréalistes, je lui en serai toujours reconnaissant. Je me souviens à peine de ses commentaires, qui devaient s'en prendre surtout aux maladroites et au localisme de mes efforts de l'époque, mais je garde en mémoire les images

10. Écrivaine espagnole (1925–2000).

11. Le nom civil d'Eduardo Lalo est Eduardo Rodríguez Rodríguez.

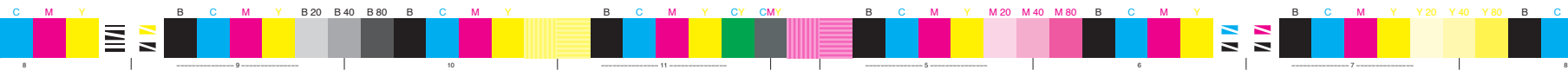
de ce soir-là, lorsque je pris le bus sur la place du village, avec les ouvriers qui rentraient mélancoliquement à la capitale où ils reprendraient dès le lendemain leur travail.

J'arrivai à Madrid profondément déprimé, et après être descendu du véhicule sur une place dont j'ai oublié le nom, j'étais sans but dans la ville jusqu'à ce que je m'assoie, à plus d'une heure du matin, sur un banc du Paseo del Prado. Pendant des années, je me suis souvenu de ce banc comme d'un repère de la détresse. Je retournai à mon hôtel, luttant contre le froid, fumant cigarette sur cigarette – des Rex – sans avoir rien à opposer à la défaite.

Cette semaine-là, je vis Carmen une fois encore. Peut-être se rendit-elle compte de la véhémence avec laquelle elle m'avait traité, car elle était disposée autrement. Elle était au courant de mes difficultés à Paris, et il se peut que ma situation ait suscité sa compassion, parce qu'elle me suggéra de venir à Madrid, et pour que ce soit plus facile, elle m'offrit de m'héberger et de me faire traduire de façon clandestine – car c'est sous son nom que cela serait publié – quatre romans d'Anatole France pour les éditions Alianza. Pour moi qui rêvais de vie littéraire, cette offre louche avait tout d'un songe.

Un mois plus tard, je débarquai à Madrid avec tout mon barda, et je lui téléphonai depuis Barajas¹². Je sentis une certaine réticence dans sa voix, comme si elle regrettait sa proposition, mais elle me dit tout de même de me dépêcher d'arriver, car elle devait sortir. J'arrivai en taxi et passai directement à l'étroite table de la cuisine, où je mangeai, non sans difficulté, les premiers artichauts de ma vie, aux côtés de Rafael Sánchez Ferlosio, Carmen, et leur fille Marta. Je me dis que ça ne commençait pas trop mal, surtout lorsque Ferlosio, curieux de quelque chose que j'avais dit sur les chroniqueurs des Indes, m'offrit des cigarettes des Canaries, et interrompit son monologue

12. Nom de l'aéroport international de Madrid.



pour m'écouter (je me rendrais compte plus tard – car ce n'était pas la dernière fois que nous allions nous voir – que cette attitude n'était pas si fréquente chez lui).

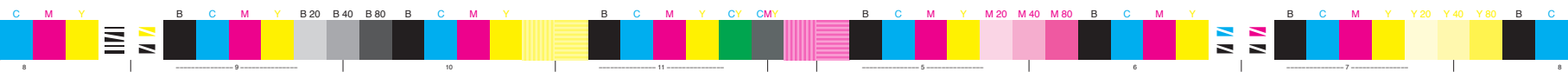
Les inquiétudes de Carmen disparurent aussitôt. Je vécus dans sa maison le premier mois, et durant les sept ou huit mois de mon séjour à Madrid, jusqu'au dernier jour, j'ai eu la clé de son appartement de la rue du Doctor Esquerdo. Durant ces quelques mois de 1983, je fis partie de son monde. Nous nous sommes retrouvés un nombre incalculable de fois en fin d'après-midi et nous parlions dans trêve jusqu'au petit matin. C'est alors que Carmen semblait s'apercevoir que nous avions et faim et sommeil, et en un rien de temps, elle préparait l'une de ses merveilleuses tortillas. Ainsi, en me rendant compte de sa solitude, je compris pourquoi elle avait intitulé l'un de ses livres *La recherche de l'interlocuteur*. Je sus – elle-même me le fit savoir – par les histoires qu'elle me racontait chaque soir, que je n'étais pas le premier et ne serai pas le dernier à remplir cette fonction dans sa vie; que d'autres écouterait les récits de son adolescence à Salamanque, les étés en Galice, la séparation d'avec Sánchez Ferlosio, le premier voyage aux États-Unis qui, à mes yeux, dénotait un provincialisme extrême et surprenant chez une femme de son envergure, mais qui n'en était pas moins émouvant pour autant.

Chaque matin je partais découvrir Madrid. N'ayant pas l'habitude des coutumes espagnoles, je passais les heures du repas (qui pour moi consistait en un déjeuner pris à une heure tardive) et celles de la sieste à parcourir des chaussées presque désertes, remplies de lumière, où l'on pouvait entendre le bruit des couverts et la diffusion, apparemment réglée en simultanée dans toutes les maisons, du journal télévisé. Puis, après être entré dans un café ou une librairie, je m'asseyais pour lire dans les parcs

voisins de la cité universitaire, dans la Casa del Campo, la Quinta de Moro, ou el Retiro qui me semblait être une sorte de Central Park newyorkais dont on aurait évacué la diversité des races et des langues. Là, sur les bancs, caché par un arbuste, sur la pelouse que les gardiens m'empêchaient de fouler, je lus pendant des heures, j'écrivis d'innombrables notes dans mes carnets, ainsi que des lettres pour Paris ou San Juan; et quand la fatigue me prenait, les longues après-midis d'été, je passais un moment à observer le monde qui s'ouvrait sous mes yeux. Il y avait là cette faune bigarrée madrilène qui luttait pour se convaincre qu'elle n'était pas tard venue dans l'histoire.

Il m'a fallu insister pour déménager. Un mois et demi après mon arrivée, j'ai loué une chambre à Lavapiés, avec les toilettes sur le pallier, au bout du couloir. Carmen, sa fille Marta et quelques-uns de leurs amis n'en continuèrent pas moins à jouer un rôle important dans ma vie madrilène. Combien de fois ai-je pris un taxi à l'aube, trop fatigué pour faire le long chemin jusqu'à chez moi quand le métro avait déjà fermé ses portes depuis longtemps, après avoir passé la nuit à échanger sans fin avec l'écrivaine qui, sous des dehors joviaux, était plongée dans une réalité grise et solitaire.

L'œuvre de Carmen (à cette époque, elle venait de publier *El cuento de nunca acabar*) a les défauts d'une grande partie de la littérature espagnole d'alors et d'aujourd'hui. La culture de l'Espagne est vaste et puissante, et son histoire contient une longue période impériale. Ce contexte contribue à forger un univers qui croit pouvoir se suffire à lui-même. Pour une bonne part, certes, c'est bien ce qui définit une grande littérature: sa capacité à être autoréférentielle. Les Français, les Allemands, les Anglais et les Nord-Américains peuvent passer leur vie à écrire depuis leur propre tradition, et le reste du monde leur reconnaît



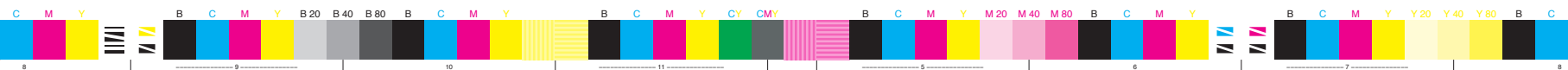
une valeur incontestable pour cette capacité à se centrer sur eux-mêmes. La littérature espagnole a usé de ce privilège de l'autoréférence, mais elle a rarement reçu la reconnaissance des autres pour avoir pratiqué ce regard à l'horizon limité. Il n'y a que la littérature péninsulaire moderne qui soit parvenu à irradier un tant soit peu, et encore provisoirement, en Amérique Latine. Les séjours déjà lointains d'un Juan Ramón Jiménez ou d'un García Lorca dans cette région du monde étaient un événement, et ils témoignent de ces périodes de splendeur. Mais hormis ces rares étoiles, la littérature espagnole n'a eu que peu d'impact, et les auteurs de la péninsule semblent ne pas s'en être aperçus. Se pencher, par exemple, sur le roman espagnol du xx^e siècle revient à aborder une tradition faible, accablante en quantité, mais peu remarquable en qualité.

Comme tant de ses collègues, Carmen semblait perpétuellement absorbée dans l'écriture de son-livre-de-l'année, sans lire beaucoup, sans presque rien lire jusqu'à la dernière page, pleine de préjugée qu'elle était envers la production des autres, surtout s'ils écrivaient dans la même langue qu'elle et qu'ils étaient d'outre-mer. Il restait encore beaucoup, à l'époque, de cette innocence villageoise et de ce complexe inavoué – j'ai toujours été surpris de la façon dont les intellectuels espagnols de l'époque avaient de ce phénomène une conscience à fleur de peau et comment, en même temps, ils étaient pratiquement incapables d'en parler ou d'écrire sur lui, comme s'il s'agissait du plus inavouable des secrets de famille – d'être les enfants du franquisme, des curés et d'une culture dans laquelle presque tout paraissait venir des couilles.

Ces débats occupaient nos conversations et nous n'en sortions pas toujours satisfaits. Chacun accusait l'autre de

ne pas vouloir voir, d'avoir des préjugés, de ne pas s'en tenir à la réalité. Et nous restions avec ce goût amer dans la bouche, qui empêche de se comprendre. Malgré tout, nous continuions à nous aimer, mais en même temps, comme le temps et la distance le montrèrent par la suite, un contact continu nous aurait été difficile à chacun. Un fait de cette époque le montre clairement. Une après-midi, Carmen m'avoua qu'elle ne voulait pas me présenter d'autres à parce qu'elle ne voulait pas me partager. Je me rappelle encore combien j'en fus embarrassé et stupéfait. J'étais venu à Madrid pour tenter de me faire une vie. J'avais besoin de connaître ceux qui pouvaient m'employer, qui pouvaient me commander un texte ou une traduction. J'avais 23 ans, et mon monde ne pouvait se borner à une chambre dans un clapier de Lavapiés ni à ces interminables conversations qui consumaient les premières heures du jour au dernier étage d'un immeuble de la rue du Docteur Esquerdo. Jamais je ne m'étais perçu comme un accessoire de sa vie, et peut-être l'avais-je été au-delà de ce que je soupçonnais et de ce que j'avais tant de peine à admettre à l'époque. Ce n'était donc pas par hasard qu'elle vivait dans une profonde solitude, et que mon passage par Madrid se solda par un échec. La traduction pour laquelle je devais être le nègre de Carmen fut annulée peu après mon arrivée, et sur une période de plusieurs mois, je ne pus publier qu'une poignée de critiques littéraires dans les *Cuadernos Hispanoamericanos* et *Diario 16*, ainsi qu'un article, pour lequel je dus me rendre à Paris, pour la revue *Mayo*, qui disparut peu de temps après.

À la fin de l'année 1983, je fis mes adieux à Carmen et rentrai à San Juan, où commença une difficile période de réintégration. À l'heure où je respire de nouveau l'air de Madrid après tant d'années, je me rappelle Carmen distante et tranchante, habitée d'une furie qu'elle



dissimulait mal, la veille de mon départ, dans notre dernière conversation, tandis que je faisais tout pour qu'elle sache que je ne l'oublierais jamais.

Je tombe sur une chronique de John Berger dans *El País* à propos des attentats de Londres :

«Le fanatisme naît de n'importe quel aveuglement déterminé allant de pair avec la recherche d'un dogme unique. Le dogme du G8 est que le principe qui régit l'humanité doit être de faire des bénéfiques, et que tout le reste, que cela relève du passé traditionnel ou du futur auquel on aspire, doit être sacrifié comme illusoire.

Ce qu'on appelle la guerre contre le terrorisme est, en réalité, une guerre entre deux fanatismes» («Chair et discours», *El País*, 15 juillet 2005).

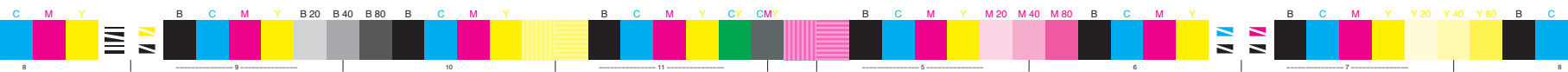
Ces «fanatismes» ne sont-ils pas des luttes pour contrôler la circulation et les effets réels et concrets des images? Ne sont-ils pas liés au désir d'imposer certaines visibilités et certaines invisibilités sur les deux fronts?

Train Valence-Madrid, le 17 juillet

Depuis vendredi midi, je suis à Valence, où j'ai retrouvé quelques amis écrivains. Je connais M. depuis mon époque madrilène, que je viens d'évoquer, alors qu'elle était la compagne de X., un bon ami que j'ai perdu de vue. Après mon retour à Porto Rico, nous nous étions retrouvés tous les trois plusieurs étés, à Valence, Alicante et Paris. Puis, après quelques échanges de lettres et d'affects, nous avons fini par nous perdre de vue pendant 18 ans. Je revis M. en 2004, quand elle vint à Porto Rico avec H., où tout deux venaient donner des conférences à

l'université. L'un des objectifs principaux de ce voyage a été de les revoir. Comme je l'ai dit à M. chez moi, peut-être la distance, toujours si pernicieuse, nous a-t-elle sauvés, en permettant à notre amitié de survivre. J'en suis certain, car aucune de mes relations n'a survécu à autant d'années. L'érosion produite par des temps aussi agités – à la jeunesse s'ajoutait l'histoire des deux dernières décennies du siècle – n'était pas propice à la longévité affective, et ces temps étaient, au plein sens du terme, le règne de l'éphémère. M. et moi devons, chacun pour soi, assumer nombre de pertes. Nous évoquons peu ces sujets, mais dans nos silences, dans l'émotion avec laquelle nous nous disons au revoir, quelque chose atteste que nous nous sentons comme entourés d'une galerie de fantômes.

M., H. et moi avons passé deux jours à parler presque sans interruption. Valence a beau être la troisième ville d'Espagne, elle n'en a pas moins cet air de terrain vague qui m'est si familier à San Juan. Ce soir, ils m'ont raconté comment l'imbroglio des loyautés «nationales» et «régionales» nuisait à la visibilité de la littérature et de la pensée produites sur place. D'un côté, ceux qui écrivent à Valence ne jouissent pas des retombées des bureaux littéraires liés à l'industrie éditoriale de Madrid ou de Barcelone. Et de ce fait, la vie de l'auteur, qu'il écrive en valencien ou en castillan, est bien plus précaire que dans ces centres urbains. D'un autre côté, la production éditoriale de la communauté valencienne circule à peine en dehors de la région, et elle est marquée au coin du localisme (qu'on lui prête à tort ou à raison), ce qui représente un problème inexistant dans les deux grandes capitales de la péninsule. Dans le cas particulier de Valence, il faut ajouter la «faiblesse» de son identité, qui tient au fait que les habitants des provinces de ce qu'on nomme la «Communauté valencienne» ne sont pas nécessairement



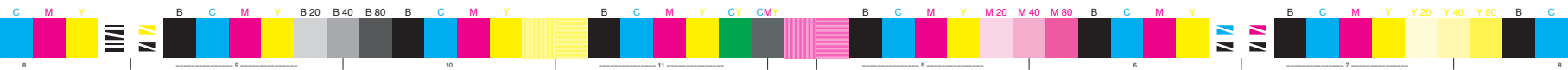
enclins à s'identifier avec un espace « national »; pour cette raison, la condition d'écrivain ou de penseur valencien sombre dans une espèce de vide de la représentation, dans la mesure où la confuse balkanisation littéraire de la péninsule ibérique semble n'avoir aucune frontière; pourtant elle en a, selon d'où l'on écrit et en quelle langue. Ce règne du *sui generis*, de la voix aberrante, suscite d'évidentes réminiscences portoricaines. Il représente encore une forme de combat pour la visibilité, et d'imposition de l'invisibilité aux autres. Celle-ci n'est en rien le patrimoine exclusif des pays maltraités ou méprisés du globe: elle peut tout à fait apparaître au sein même de sociétés placées sur le devant de la scène. Ce type de situation me semble beaucoup plus commun qu'on ne le croit dans les sociétés bien établies et puissantes, la majorité des cas demeurant mal compris et, par suite, cachés ou à moitié cachés. Être provincial, dans ces sociétés, est déjà une forme d'invisibilité. Tel que je le vois, le futur connaîtra un essor de la conscience de l'invisibilité, ce qui ne sera pas sans effet sur les cultures bien établies, qui purent se sentir longtemps à l'abri de ces phénomènes.

À Porto Rico, la tendance est à la plainte permanente quant à notre situation, dont beaucoup supposent qu'elle nous est propre. C'est ainsi qu'on justifie l'inertie, la paresse et le renoncement: trois attitudes qui sont trois formes d'accommodement. On s'imagine que notre situation est néfaste, et celle des autres très supérieure. Sans nier les traits négatifs de la réalité portoricaine, ce voyage, le premier que j'ai pu faire depuis des années, me confirme que nous avons des possibilités, et mêmes des avantages en raison de notre condition ex-centrée. À Porto Rico, dont la situation n'est que le degré extrême d'une universelle condition, on ne peut créer qu'en parlant d'un par-delà de la désillusion, en sachant qu'il n'est

pas nécessaire de bénéficier de quelque soutien que ce soit, et qu'on frise toujours l'inutilité la plus complète. Il est évident que nous ne sommes pas les seuls dans cette mauvaise passe, et qu'une telle condition n'est pas déterminée exclusivement par l'économie, la politique ou la richesse culturelle, mais a partie liée avec des facteurs de visibilité et d'invisibilité. Valence et sa communauté font partie d'un État toujours plus puissant et présent sur la scène mondiale, sans que cela ne se traduise pour autant en une « juste » répartition de la visibilité. Madrid ou Barcelone ont la capacité de parler au nom de ceux qu'elles ne représentent pas, elles peuvent convertir un élément local en une partie de la culture de l'Espagne, de l'Europe et même du monde, tandis que Valence, et bien d'autres villes similaires, ne peuvent apparemment se permettre que d'être les reprises des gestes des autres. Il existe aussi une géopolitique de l'aveuglement. Elle est présente partout, mais les yeux, eux, ne sont présents qu'à certains endroits.

Aujourd'hui, dimanche, cela fait trois semaines que j'ai passé ma première journée complète à Londres. Je sais bien que dès le début j'ai éprouvé la lenteur du temps, mais les semaines passant, la perception que j'en ai est encore plus incroyable. Ce premier jour à Londres me semble très loin, aussi bien ce que j'ai fait que l'espace lui-même, au point que c'est déjà un lieu lointain dans ma mémoire. Je continue d'avoir cette énergie qui étire les journées au maximum. Je dors peu, travaille sans cesse. Je tente d'absorber le monde.

Le soir, encore dans le train, après avoir lu les articles posthumes de Roberto Bolaño. Le train, très moderne, ressemble à un avion, ou du moins, peut-être en raison



de l'obscurité extérieure, me donne-t-il la sensation de voler. Viennent d'apparaître, d'une manière bien faible à cause de mon reflet renvoyé en miroir par la vitre, les lumières lointaines de quelque village, les phares d'une voiture en partance quelque part. Le monde est fait de ces rencontres fugaces, qui n'auront jamais ni mots ni personne. Comme tous les hommes et toutes les femmes qui partagent avec moi ce wagon aux allures de vaisseau volant, comme les villes et les pays que je ne connaîtrai que par leurs cartes, et même comme les livres, comme Bolaño, Cioran ou Wittgenstein qui m'accompagnent dans mon sac-à-dos.

Retour à Madrid. La sensation rustre, provinciale, que je n'ai pas honte de revendiquer – identique dans mon souvenir à celle que j'éprouvai à Mexico, lors de mon unique visite dans cette ville, lorsque j'étais très jeune mais que ma vie était déjà déterminée par la lecture – de la poussière flottant dans la lumière du matin, et la conviction, tandis que j'arpente les trottoirs et que j'absorbe tout, qu'ici, dans cette ville, des livres attendent qu'on les découvre. La métaphore borgésienne de l'univers comme bibliothèque trouve en moi une variante. La bibliothèque n'existe pas, la grande, l'unique. En revanche, existent des bibliothèques domestiques et portatives. Et certains hommes sont des nomades qui parcourent le désert, c'est-à-dire l'univers, à la recherche des paroles écrites qui sont leur vie. Dans les oasis, c'est-à-dire les villes du désert, peu importent les monuments, les palais, les palmeraies de dattiers, les rares et précieux jardins. Les oasis sont plutôt le lieu de l'intensification de l'expérience, car c'est là que se trouvent les mines de livres. Et moi, nomade insulaire, je m'y rends pour en remporter le sel de l'écriture, sans lequel il me serait impossible de vivre.

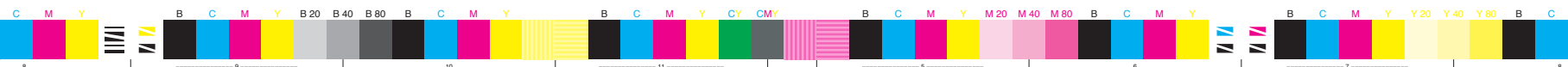
Je reste étonné du destin de ces hommes, nomades dans des déserts remplis de gens, qui sont incapables de vivre sans la saveur de choses se dissolvant au moment même où ils les goûtent.

Quand je vivais ici, il y a vingt ans, les Espagnols luttèrent pour devenir européens. Il était fréquent qu'ils voyagent à Paris, Londres ou New York pour acheter des articles de modes ou des appareils technologiques, et assister à de grandes expositions, de grands concerts ou événements. La génération qui lutta contre le dernier franquisme et arriva au pouvoir avec Felipe González et le PSOE¹³, eut la sensation d'être handicapée par sa condition d'ex-centricité européenne, et c'est probablement pourquoi ce fut une génération qui passa en très peu de temps des curés aux cures de désintoxication, d'une société dominée par la tradition et l'Église à la construction de ce qui peut s'apparenter à un supermarché des excès. Jamais tant qu'à cette époque je n'ai vu autant de personnes s'égarer sur le chemin des luttes politiques, des drogues et des vaines illusions.

Le Madrid que je retrouve est différent. Il ne s'agit plus de la société qui veut prouver qu'elle a le droit de faire partie de l'Europe, mais qu'elle est déjà l'une de ses capitales. Madrid n'en est plus à suivre les autres. C'est un centre de production de mode, de cinéma, une des capitales artistiques mondiales. Ses rues ont l'opulence de n'importe quelle grande ville du continent, et les plaisanteries sur le retard et la brutalité des Espagnols font désormais partie d'un gentil folklore.

La génération qui a survécu à ces transformations ne comprend sans doute pas l'arrogance de ses enfants, ni leur aisance face au monde. Les nouveaux Espagnols n'ont pas de complexes, et pour cette raison, à la

13. Parti Socialiste Ouvrier Espagnol.



différence de leurs parents, moins de choses les attachent à leur terre. Pour eux, Milan, Paris ou Londres peuvent être pareilles à Madrid.

J'écoute la radio : bon nombre de commerces portent des noms anglais. Comme à San Juan. Ici comme presque partout sévit, pleinement intégrée dans la culture et même dans l'usage de la langue, une culture consumériste déterminée par les us et coutumes du commerce nord-américain. Je répète une fois plus ce que j'ai déjà dit dans d'autres textes : Porto Rico a vécu la globalisation avant même que ne s'en forme le concept, lorsqu'il était donc encore impossible de la penser. D'où le fait que Porto Rico en fait l'expérience dans une sorte de mutisme violent, comme muselé, avec la brutalité d'un trouble mélange d'industrialisation, de modernisation et de colonialisme. En ce sens, la culture portoricaine est une survivante de la globalisation avant la lettre¹⁴. Cependant, à la différence des nouvelles générations espagnoles, nous autres Portoricains portons un lourd handicap : nous n'avons pas de lieu dans le monde. Non seulement la globalisation ne nous a pas permis d'accéder à la visibilité, mais cette forme de mondialisation de la société de consommation fait que, à mesure que d'autres sociétés acquièrent certains traits du processus que nous avons connu, nous-mêmes nous diluons dans une inquiétante image générique. C'est ainsi que se crée l'illusion, née de l'inexistence qui nous caractérise, qu'on peut nous considérer comme des copies de que nous annonçons pourtant au monde avec des décennies d'avance.

Cette après-midi, je me suis rendu au café du Cercle des Beaux-Arts. Je n'y suis jamais allé lorsque je vivais à Madrid, en dépit des nombreuses anecdotes qui vantaient

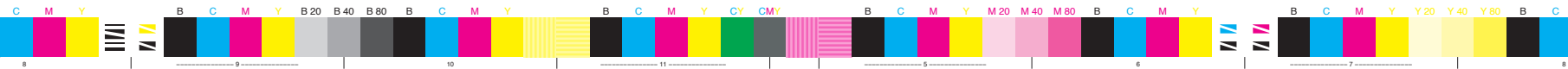
ses mérites. Toute la génération de Carmen Martín Gaité est passée par cette belle salle, avec ses chaises et ses tables en bois qui, en leur temps, sans doute au début du xx^e, imitaient les recherches de style venues de Vienne et donnèrent lieu à l'un des premiers styles internationaux.

Je suis resté là un moment, pendant que s'écoulait dehors le trafic assourdissant de l'après-midi, à boire un simple café au lait, entouré d'excellents exercices de styles de peinture académique : des nus à la sanguine, et de classiques études anatomiques. Toutefois, et c'est là le mystère des grands édifices, l'ambiance et l'histoire locales devinrent palpables lorsque je pris le chemin des toilettes, en descendant les trois marches de marbre qu'avaient foulées des douzaines de personnes dont les noms apparaissent sur les tranches des livres de ma bibliothèque, ainsi que des milliers d'autres qui pensèrent y figurer, et qui passèrent leurs après-midis ici. Chaque hiver de ce siècle, dont les températures semblent encore contenues dans ces colonnes, ils furent quelques secondes en moi, comme un cadeau venu des morts.

Ambiance nerveuse de la longue, trop longue, après-midi de Madrid, dans la Gran Vía, où les ombres s'allongent en formes serpentes. Sensation que je suis loin de chez moi depuis trop longtemps, que c'est là-bas que sont restés mes enfants et ma femme, et que le temps et la distance commencent à estomper leur image. Les villes sont mangeuses d'hommes. C'est pourquoi on peut s'y perdre. C'est pourquoi, parfois, on peut ne pas rentrer.

Ce soir, en traversant la Gran Vía, près de la Plaza de España, quelque chose retint mon attention et je finis par fixer mon regard sur un jeune vagabond, allongé contre le mur d'un bâtiment dans une position presque fœtale

14. « Avant la lettre », en français dans le texte.



et étonnamment raide. La saleté du corps et des habits ainsi que l'extrême gaucherie étaient communes chez ce type de figures, qui sont légions ici. Avec leurs chiots ou leurs chatons, ou simplement avec le poids écrasant de l'addiction ou de la faim, elles implorent ce qu'il reste de charité dans le monde. Il y avait toutefois chez cet homme quelque chose de différent et, par-là, d'inquiétant : ses paupières ne remuaient pas. Son regard était cristallisé. Assis dans l'une des avenues les plus emblématiques d'Europe, dans l'Espagne moderne et riche d'aujourd'hui, il mourait seul et en public, au milieu de centaines de piétons qui passeraient devant lui dans la soirée. Un homme qui un jour fut un enfant, qui eut un père et une mère, des frères, une famille et des amis, mourait comme un chien dans la Gran Vía, dont le nom ne m'avait jamais paru aussi sarcastique.

Ma rencontre avec lui était peut-être déjà annoncée quelques heures auparavant, en fin d'après-midi, lorsque, au-delà de Callao, en chemin vers un Vips¹⁵, et tandis que je traversais les déviations occasionnées par les travaux de cette ville en perpétuelle rénovation, je ressentis de nouveau la Gran Vía du début des années 1980. Ce mélange de vieux détritiques et d'une jeunesse livrée aux forces les plus élémentaires – sueur, semence et sang – ; cette corporalité extrême du Madrid de l'époque, produite par une génération qui sortait sous pression de la nuit de l'histoire et qui se dirigeait – à n'en pas douter – vers les ténèbres qu'elle se fabriquait. Je ressentis de nouveau ce parfum acre lorsque, empruntant les passages dus aux travaux, je vis ces corps prêts à tout, ces bureaux de tabac ambulants d'allure archaïque autour desquels toute une famille pouvait tenir assise, ces vendeurs d'artisanat (d'artisanat?), ces trafiquants, junkies, couples d'adolescents qui sentaient leur désir grandir en se pelotant contre des

barrières, entre la fumée et le bruit des automobiles. La beauté humaine fane à vue d'œil, sans rédemption, dans ce lieu où vivre et mourir sont une seule et même chose. Ce sont-là les démons de Madrid. Cette ville n'est plus un thème des discours politiques, la vitrine d'événements internationaux, le lieu de destination des touristes. Cette promenade me montre, telle une cicatrice, que j'ai vécu dans cette ville, et qu'elle ne permet pas qu'on l'oublie.

Au final, comme n'importe qui, je n'aurai rien, ou presque rien : et les êtres que j'aime et San Juan et Madrid, villes que je ne pourrai jamais quitter et qui disent : c'est là qu'est l'écriture, la véritable, celle qui t'attend et qui compte, celle que tu pratiqueras tout au long de ta vie. Trou noir en plein jour que cette Gran Vía capable de tout, monstre dont je ne peux rien attendre d'autre.

L'homme qui est en train de mourir dans l'avenue ne sera plus là demain. La police ou les brigades sanitaires s'occuperont lui. Il sera mort, ou terminera son agonie dans un lit pas moins anonyme que le trottoir. La ville reprendra ses habits de métropole universalisée, et Madrid sera, selon les goûts, telle rue ou tel quartier, la Plaza de Ventas, le Musée du Jambon ou le Corte Inglés. Mais tout cela sera plus faible et moins certain que l'homme qui se meurt sur l'un de ses trottoirs.

Près du Musée du Prado, un homme avec accent équatorien me remet un prospectus pour un restaurant. Quand cela arrive, c'est-à-dire chaque fois que je tombe sur quelqu'un qui distribue une publicité dans la rue, je me remémore le récit autobiographique de George Orwell, *Dans la dèche à Paris et à Londres*, dans lequel il raconte comment il lui fallait gagner sa vie en se livrant à ce modeste travail et comment, depuis ce moment, il s'engagea à prendre toute feuille qu'on lui tendrait sur son chemin. Il y avait, selon lui, une forme de pitié dans

